

F N° 6

5 frs

2^{me} NUMERO DE MARS 1943

Hongrie 40 fillé
Turquie 20 kuras.

Grèce 150 drachmes

France 5 fr.

Suisse 50 centimes

Finlande 4.50 mk.

Espagne 1.60 pes.

Suède 53 are

Serbie 6 dinars

Roumanie 25 lei

Portugal 2 esc.

Croatie 10 kounas

Bulgarie 8 leva

Pays-Bas 25 cents

Bohême-Moravie 4 Kr.

Italie 3 liras

Norvège 50 are.

Styrie méridionale, Marche de l'Est 40 Pl.

Signal



Le bey de Tunis

S. A. R. Sidi Mohamed El
Moncef Pacha, lors d'une ré-
ception, des représentants des
armées de l'Axe en Tunisie
(voir notre reportage
dans ce numéro)

Cliché du correspondant
de guerre
Wundhammer (PK)

Le bouclier devant l'Europe

LES PRINCIPES SPIRITUELS DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Pendant tout le deuxième hiver de guerre, les armées de Staline ont attaqué le front européen au cours d'une bataille vraiment continentale, par l'espace aussi bien que par la signification. Les soldats de la 6^{me} armée allemande et, avec eux, un régiment croate et deux divisions roumaines ont dé-

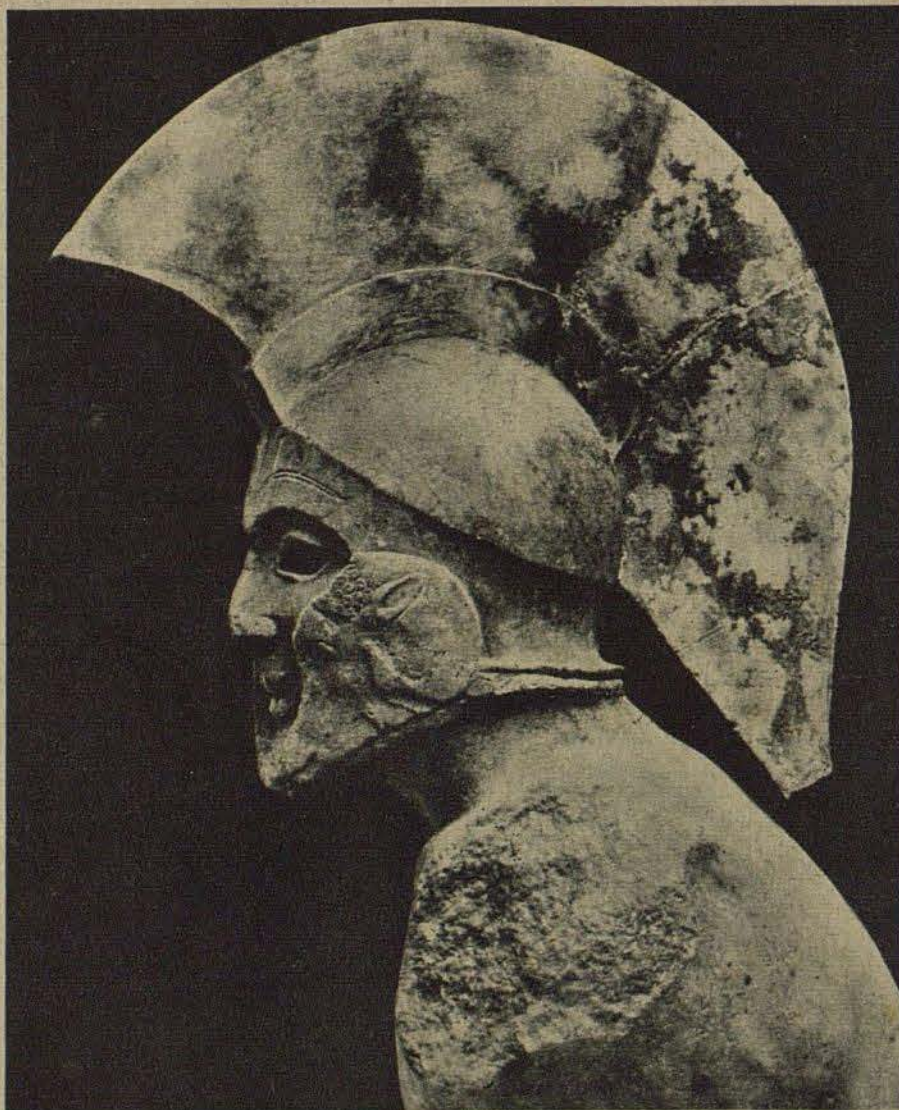
fendu Stalingrad jusqu'au dernier homme. En retenant plusieurs armées soviétiques, ils ont rendu possible un nouveau front, stratégiquement plus favorable. Seul, leur esprit explique leur sacrifice. Un contemporain, soldat et philosophe, développe ici cette notion du moral de l'armée allemande.

LES batailles de matériel pendant les deux dernières années de la Grande Guerre avaient laissé au grand public l'impression que le soldat isolé, se battant de sa propre initiative, cesserait à jamais de jouer un rôle sur les champs de bataille modernes. Au lieu du guerrier, il y aurait désormais le matériel; la technique, la machine écraseraient tout obstacle. C'était, du moins, l'avis de nombreux écrivains militaires, surtout de théoriciens français, anglais et américains. Les états-majors, eux-mêmes, prouvaient par leurs plans et leurs systèmes, qu'ils partageaient cette opinion. Lors du désarmement de l'armée allemande en 1918, par exemple, on veilla surtout à ce qu'elle ne conservât aucune arme lourde: plus de canons de gros calibre, plus de chars et plus d'avions, toutes ces armes ayant été les éléments principaux des batailles de matériel. En les interdisant, on croyait désarmer complètement l'Allemagne. Un autre exemple est la ligne Maginot: si, à l'avenir, le matériel devait décider des batailles, on n'avait plus besoin que de construire d'énormes remparts, afin d'être à jamais invincible.

Il serait curieux de savoir si les Allemands, non contraints par le traité de Versailles à renoncer aux armes les plus importantes, eussent également adopté cette conception « matérialiste ». On peut douter que leurs théoriciens ou leurs stratèges eussent admis, même dans ce cas, cette supériorité du matériel sur l'homme. L'esprit guerrier est, depuis longtemps, beaucoup trop enraciné dans cette nation. Et le fait que le soldat allemand a tenu ferme devant la supériorité mécanique n'est-il pas la preuve que l'homme courageux et bravant la mort vaut mieux que la matière?

Le soldat produit du destin

Réduite à l'extrême par le traité de Versailles, l'armée allemande fut amenée à se souvenir de ces forces spirituelles que nul « dictat » ne put lui interdire. Les moyens matériels faisant défaut, on mobilisa les qualités de l'âme. L'emploi des matériaux étant restreint, on puisa dans la source abondante des idées.



Un symbole: Léonidas, chef de guerre des Spartiates

En 480 avant J.-C., Léonidas défendit le défilé des Thermopyles, porte de la Grèce, contre l'attaque des Perses. Il y périt avec tous ses guerriers. Trois ans plus tard, les Grecs, exaltés par la vertu de ce sacrifice, procla-

maient l'Alliance maritime attique, leur première grande union nationale et politique. Dès lors, la menace des Perses est à jamais écartée, Athènes prospère; la civilisation européenne est née. Le sacrifice a porté ses fruits.

Les vainqueurs de la Grande Guerre pouvaient bien se couvrir d'une épaisse cuirasse et se retrancher derrière des fortifications construites avec tous les raffinements et hérissées d'armes. La modeste milice du Reich, avec ses 100.000 hommes, devint le gardien de la grande tradition militaire. Elle la développa en tirant les conséquences infaillibles des expériences de la Grande Guerre. On ne fut jamais réduit ou désespéré par les difficultés de la situation. Au contraire, toutes les vertus guerrières ressurgirent: force du caractère, force de volonté, art d'inventer, abnégation, dogmes impérissables de l'armée allemande.

L'homme qui doit lutter pour son existence et l'assurer sans cesse sur un sol pauvre et dans des conditions impitoyables, finit par devenir un soldat. Les deux peuples allemands qui manifestèrent les premiers cet état d'esprit avaient dû accomplir des tâches essentiellement militaires: les Prussiens qui, luttant pour leur pauvre vie dans un pays dépourvu de toute richesse, devaient garder leurs frontières contre des voisins forts, habitants de contrées plus favorisées, et les Autrichiens de la Marche méridionale qui durent toujours entretenir une forte armée. Jamais ce ne fut le caprice d'un despote qui détermina l'organisation des régiments et le développement de l'idée de soldat. L'histoire et la nature seules furent les instigatrices de l'armée prussienne et des vieilles armées autrichiennes. Et ce sont elles, ayant encore couvert leurs drapeaux, pendant la Grande Guerre, d'une gloire nouvelle, qui ont été diversement absorbées par la jeune armée nationale-socialiste.

Le maréchal prussien Helmuth von Moltke, premier chef du grand état-major, décrivit ainsi les vertus du soldat: « Courage et ascétisme, fidélité à ses devoirs et dévouement jusqu'à la mort. » Si l'on compare cette maxime aux conditions de la vie civile telle que l'avait faite le libéralisme moderne, nous constatons que ces vertus sont, en effet, celles, caractéristiques, du vrai soldat. Pour assurer sa prospérité, le libéralisme préfère au courage une conduite habile des affaires

PASSANT! VA DIRE A SPARTE QUE
NOUS SOMMES MORTS ICI POUR OBEIR
A SES LOIS.

Inscription du monument national que les Grecs ont érigé à Léonidas et à ses guerriers



«...Les généraux Pfeffer, von Hartmann et Stempel et le colonel Crome combattent, l'arme au poing, sur un remblai...»

HOMMAGE A STALINGRAD

Les radios de la 6e armée allemande, les rapports des derniers blessés de Stalingrad, les ultimes lettres du front qui ont quitté, par le suprême avion, la ville perdue, tels sont les documents qui ont servi à dresser les relations qu'on lira et dont le correspondant de guerre Hans Liska a fixé quelques éléments par la photographie. Nous avons là quelques témoignages pathétiques. Le chauffeur d'un camion roule à toute vitesse à travers un groupe de chars soviétiques et abat près de 300 ennemis à la mitrailleuse, parce qu'il veut, à toute force, rejoindre à Stalingrad les trois cuisiniers de sa compagnie, qui travaillent, sans doute pour la dernière fois, à leur cuisine roulante. Ces trois cuistots, des chars soviétiques les surprennent, ils se défendent. Ils saisissent quelques mi-

nes qui sont à proximité, bondissent sur les chars et en font sauter quelques-uns: la soupe sera prête. Un avion allemand doit se poser dans les ruines de Stalingrad dans un secteur infesté de Bolcheviks. L'équipage sera libéré par quelques hommes, de ceux qui sont enfermés dans le piège? Des officiers et des soldats couvrent 20 kilomètres, à travers la neige et la tempête, attelés à leurs pièces pour les amener à Stalingrad, parce que les chevaux et l'essence manquent. Et, pour ces pièces, il n'y avait presque pas de munitions. Qui sont ces hommes qui savent depuis des semaines quel doit être leur destin et qui écrivent chez eux: « Mon cher père, tu sais quelle est la situation ici, tu devines aussi quelle sera la solution. Tu peux compter que nous ferons tout notre devoir... »?

et, à l'ascétisme, la commodité. Il considère le devoir comme une contrainte odieuse. Quand des sacrifices deviennent nécessaires, il n'est prêt qu'à donner son bien pour se garder du danger.

Ce n'est pas pour un avantage quelconque que le soldat allemand a choisi le courage, l'ascétisme, la fidélité à ses devoirs et l'abnégation, mais par une conception sublime de la patrie, de la gloire et de la grandeur du peuple. Dans son testament, Frédéric le Grand a déclaré: « La destinée de l'homme, de la naissance à la mort, est le travail pour le salut de la communauté. » A la formule du grand roi et dans le même esprit, nous pourrions ajouter: non seulement le travail, mais encore, s'il le faut, la lutte et la mort. Fré-

déric lui-même en usa de la sorte au cours des trois guerres qu'il mena avec un peuple de 3 millions d'âmes contre une coalition de 50 millions d'hommes pour acquérir et s'assurer les éléments indispensables à la vie. Et ce roi n'était pas un soudard. C'était un homme très cultivé, sensible et amoureux des arts et de la philosophie. Mais il sut imposer la discipline, austère l'obéissance absolue, le sentiment inébranlable du devoir, le goût du sacrifice, la tenacité, même dans les situations désespérées, bref, cet esprit de vie qu'on retrouve un siècle plus tard dans les actions et les œuvres de Clausewitz et de York, de Gneisenau et de Scharnhorst aussi bien que de Heinrich von Kleist.

On fit alors un pas décisif en avant: La défaite de 1806 par l'armée de la révolution sous les ordres de Napoléon avait prouvé que le système militaire de l'ancienne Prusse s'était figé dans des formes qui ne correspondaient plus à l'époque. Un renouvellement était devenu nécessaire. Scharnhorst et Gneisenau virent clairement que la direction militaire ne devait plus rester le privilège de la noblesse, et que le corps des officiers avait besoin d'un sang frais et exigeait des impulsions nouvelles. En dépit d'une opposition véhémente, ils créèrent une véritable armée populaire. Aujourd'hui encore, il est intéressant de lire ce qu'ils écrivirent dans un mémoire à Frédéric Guillaume III, sur la nécessité d'ouvrir la

carrière d'officier aux bourgeois et même à tous les Allemands ayant fait leurs preuves au feu.

Ces pensées et toute cette époque offrent une certaine ressemblance avec ce que nous vivons actuellement: la Prusse et l'Allemagne avaient eu besoin de 6 années, de 1806 à 1812, pour reprendre des forces après leur chute profonde. Dans le même temps, il y a quelques années, on tirait du néant la nouvelle armée allemande. De même qu'il y a un siècle, on puise aujourd'hui dans l'abondante force du peuple, on donne à chaque soldat qui se distingue la possibilité d'accéder aux grades les plus élevés, sans détruire la qualité de l'armée. Dans ces deux cas, les réformes ont été basées sur les

vertus fondamentales du soldat, adaptées à l'esprit de l'époque. Aujourd'hui, elles sont complétées par un élément nouveau, le socialisme du front, né pendant la Grande Guerre, de la vie même et des souffrances des soldats.

Combattants d'un nouvel Etat..

L'expérience la plus profonde faite par les soldats de la Grande Guerre fut l'esprit de corps, la solidarité dans le danger, au combat, le sentiment d'une union indissoluble, érigée par le destin, en face d'un monde ennemi, supérieur en moyens matériels. Dans les années qui suivirent la guerre, ce facteur spirituel et sentimental donna naissance à la notion socialiste, fondée sur des principes nationaux, c'est-à-dire au national-socialisme. Il n'est pas l'invention d'un théoricien, mais la transposition dans le domaine de la politique d'une expérience de quatre années de guerre et d'une nouvelle conception de la vie. Adolf Hitler, lui-même vétéran de la Grande Guerre, a donné à cette conception la forme et l'expression. Après la débâcle de l'ancienne forme monarchique de la société, il a réalisé ce qui correspondait à l'évolution inévitable et à l'esprit de l'histoire allemande. C'est ainsi qu'il a triomphé peu à peu de toutes les résistances, d'abord sans aucun moyen de puissance, en s'appuyant simplement sur la confiance croissante du peuple dans la justesse de ses intentions et de sa doctrine.

Pour comprendre les phénomènes actuels, on ne doit pas perdre de vue l'esprit militaire. Tout ce que les adversaires de l'Allemagne ont écrit à propos d'une rivalité entre le parti et l'armée est mensonge ou calomnie. Le parti est la branche politique, l'armée la branche militaire du même tronc. Le parti national-socialiste a emprunté beaucoup de notions à la tradition militaire, par exemple la conception du chef, l'organisation et la sévérité de la discipline. L'armée, réorganisée depuis 1935, a été pénétrée et animée par l'esprit politique et révolutionnaire du monde national-socialiste.

Ces deux notions et ces deux faits se sont développés sous la pression du dehors. Les puissances victorieuses de Versailles, dans leur satiété, voulaient maintenir à jamais dans l'impuissance, après l'avoir désarmé et pillé financièrement, le peuple allemand — le plus grand de l'Europe par le nombre de ses habitants et l'un des plus importants par sa civilisation. Pour atteindre ce but, on se servit, entre autres moyens, d'Etats tels que la Pologne et la Tchécoslovaquie, créés artificiellement. Une telle situation était insupportable pour le peuple allemand. Et la réorganisation de son armée, dans l'esprit de l'ordre politique nouveau, put être effectuée avec une rapidité qui tient du miracle.

En invoquant le talent d'organisation des Allemands, on ne donne qu'une explication très incomplète de ce phénomène. L'essentiel était l'esprit se servant des moyens d'organisation. La milice du Reich s'était abstenue de toute participation aux troubles politiques des années 1918 à 1933. Elle avait



Le combat final du groupe sud, à Stalingrad: le dernier «hérisson» sur la place devant le bâtiment de la G.P.U.

LES DERNIERS JOURS...

Un aspect du sacrifice consenti pour l'Europe par la 6^e armée allemande: une division de D.C.A., deux divisions roumaines et un régiment croate.

Ce hérisson sur la place devant le bâtiment de la G.P.U., à Stalingrad, et un autre qui se trouvait à quelques kilomètres de là dans l'usine de tracteurs furent les deux derniers nids de résistance des hommes de Stalingrad, les deux derniers carrés encerclés qui tenaient encore au début de février 1943. On pense peut-être à d'autres encerclements de cette guerre et on établit des comparaisons. On peut le faire. Il y a eu l'encerclement de Kiev par les Allemands le 20 septembre 1941, où six jours plus tard les Soviétiques abandonnaient 665.000 prisonniers. Il y a eu le célèbre encerclement de Briansk et de Wiasma, par les Allemands, le 8 octobre de la même année, qui se traduisit en dix jours par la capture de 663.000 prisonniers. C'était alors par un beau début d'automne, et ces centaines de milliers de prisonniers n'étaient que les débris d'armées déjà anéanties. Dans l'encerclement de Stalingrad, une seule armée allemande, deux divisions roumaines et un régiment croate ont résisté environ 80 jours. Depuis le général en chef jusqu'au dernier



Dessins: Correspondant de guerre H. Liska P.K.

homme, tous ceux de Stalingrad savaient qu'ils étaient comme la pile d'un pont qui résiste à la crue et soutient la voûte du front tout entier. Ils savaient qu'ils devaient tenir jusqu'au dernier moment. Au milieu de novembre 1942, le flot se concentra et se jeta de flanc sur ce pilier. Le terrain absolument plat, balayé par des tempêtes de neige et gelé par un froid qui descendit jusqu'à 35° sous zéro, n'offrait aucune possibilité tactique. Cependant, les avions de transport pouvaient encore atterrir, apporter le ravitaillement et les munitions et emmener les blessés. Cinq ou six armées soviétiques attaquaient infatigablement. L'artillerie et les bombardiers pilonnaient sans relâche les assiégés. Le cercle se rétrécissait sans cesse. A Noël, l'encerclement ne dépassait pas en étendue la ville de Stalingrad elle-même avec sa banlieue. Il devenait de plus en plus difficile aux avions d'atterrir ou de lancer du ravitaillement. Les rations étaient chaque jour plus maigres. Chaque coup de feu, chaque goutte d'essence provenait d'un stock irremplaçable de munitions et de carburant. L'ennemi détruit systématiquement les murs encore debout. Les combattants se rassemblent dans les caves et dans les passages souterrains, remplis

de blessés. C'est le début de janvier. La situation est devenue très précaire. La faim se fait sentir. Pourtant, même alors, une seule attaque allemande sur la ligne principale de la bataille, au nord du front, coûte aux Soviétiques une division de chars et 800 morts. Au 20 janvier, on compte 800 chars ennemis détruits. Les pertes en hommes et en matériel des Soviétiques dépassent de beaucoup le nombre des assiégés et le temps perdu ne se retrouvera pas. Les jours passent et les combattants de Stalingrad continuent à combattre. Lorsque les deux derniers hérissons ont été repoussés jusqu'au centre de la ville, le groupe du sud hisse sur le bâtiment de la Gueprou le drapeau à croix gammée. Ce groupe continue à combattre sans renforts, sans munitions, et sans ravitaillement. Il se bat à l'arme blanche jusqu'en février. Il détruit alors tout ce qui pourrait être précieux pour l'ennemi. Une explosion formidable réduit en miettes le bâtiment de la Gueprou. Le drapeau disparaît dans un nuage de poussière et de poudre. Mais quand le silence se fait de ce côté, on entend encore, provenant de l'usine de tracteurs, le bruit d'un autre combat. Ce n'est pas encore fini.

Le bouclier devant l'Europe

gardé la tradition militaire, augmentée des expériences de la Grande Guerre. Elle est devenue le noyau de la jeune armée. Il y faut ajouter l'élan révolutionnaire du renouveau politique. Cette union de la meilleure tradition militaire et des idées modernes ainsi que la confiance en l'avenir ont rendu possibles les victoires étonnantes remportées depuis le 1^{er} septembre 1939. On ne peut les expliquer uniquement par le progrès de la technique ou par l'organisation matérielle. Tout cela était aussi à la disposition des adversaires de l'Allemagne, et même dans une plus grande mesure. N'avaient-ils pas une ligne Maginot ? Des armées supérieures en nombre, prêtes au combat ? N'entouraient-elles pas le Reich ? L'adversaire ne disposait-il pas des ressources du monde entier ?

C'est grâce à la force d'âme de la nouvelle armée allemande, à laquelle nul ne pouvait opposer quoi que ce fût d'équivalent, que l'armée polonaise a été écrasée en 18 jours, que la ligne Maginot a été forcée et la France vaincue en moins de 7 semaines, que les Anglais ont essuyé défaite sur défaite, de Narvik à Dunkerque et puis en Crète, et que les armées bolchevistes, infiniment supérieures en nombre et en matériel, ont pu être rejetées loin dans leur propre pays. Ce n'est qu'une conséquence naturelle des expériences de la Grande Guerre qui a valu, cette fois, à l'Allemagne de se pourvoir de puissants moyens matériels et de prendre, dès le début, pour assurer son ravitaillement, des précautions qu'elle avait négligées en 1914. Mais ce sont l'idée et l'idéal qui remplissent l'armée allemande qui lui donnent la force de demeurer victorieuse.

...et soldats politiques

Les démocraties ayant nonchalamment gaspillé l'unique chance qu'offrait Versailles de fonder, en Europe, un ordre moderne vraiment équitable, l'Allemagne a entrepris de donner de nouvelles possibilités de vivre au continent martyr. L'armée allemande est consciente d'être l'exécutrice de cette vaste intention politique. Ainsi, la conception ancienne que le soldat devait être « apolitique » a cédé à la conviction qu'il doit être au plus haut point « politique », c'est-à-dire convaincu de l'importance et de la valeur des idées représentées actuellement par le national-socialisme. Ce n'est pas l'avidité de conquêtes qui a poussé l'Allemagne au combat. Elle a été contrainte à cette guerre par l'intention de ses ennemis qui voulaient la perdre. Du fond de l'âme, le soldat allemand en est assuré. C'est pour cela que l'armée allemande représente un bloc invincible, bloc de principes spirituels, bloc d'une morale élevée, croyant en sa haute mission de protéger l'Allemagne et en même temps l'Europe entière contre la menace des forces capitalistes et contre les atrocités du bolchevisme. Aucun soldat allemand n'ignore qu'il mène

en vérité la lutte pour l'existence ou pour l'anéantissement. Nul ne nourrit d'illusions, ce qui renforce la volonté de tenir et de vaincre l'ennemi partout où il se trouve.

La caricature que la propagande ennemie se plaît à faire de l'armée du Reich sera reconnue immédiatement fausse et injuste par tout neutre honnête qui veut bien examiner objectivement les faits.

Aujourd'hui, l'Allemagne a une véritable armée populaire. Chaque bon soldat porte son bâton de maréchal dans sa giberne. L'Allemagne n'a sacrifié aucune des grandes valeurs de sa tradition, elle en a ajouté beaucoup de nouvelles. Comme dans le passé, courage, ascétisme, simplicité, discipline et dévouement sont les vertus majeures. Le principe : « Plus valoir que paraître » demeure en son entier. L'Allemand se bat en chevalier, non pas en soudard. Il n'use point des méthodes affreuses de ses adversaires, qui bombardent les hôpitaux et détruisent des avions de sauvetage, des Anglais dont l'aviation terrorise les villes ouvertes, des Bolcheviks suppliciant les prisonniers. Les populations des régions occupées par l'armée allemande louent unanimement l'attitude exemplaire et la discipline du soldat. On s'y étonne sans cesse de la camaraderie entre soldats et officiers. Il est entendu que chaque officier s'intéresse personnellement à ses hommes. Il n'y a ni différence d'origine, ni classes sociales. Tous se considèrent pareillement engagés dans le même devoir. La hiérarchie militaire et la discipline n'en souffrent pas le moins du monde. On les respecte aussi strictement que jamais.

Au service de l'Europe

Ce sont les valeurs spirituelles de premier ordre, vérifiées et épurées pendant des siècles, transmises du père au fils et toujours renouvelées et complétées, qui ont rendu le soldat allemand apte aux actions par lesquelles il assure aujourd'hui la sécurité du continent entier. Ce sont là les vertus nobles de l'homme que doit reconnaître tout peuple qui n'est pas tombé, comme les Américains, dans les stériles agitations d'une culture matérialiste. Sans doute existe-t-il d'autres conceptions de l'existence qui demeurent valables, mais ce sont les vertus du soldat qui constituent essentiellement, dans le combat de la vie, l'armature d'un peuple. Ce sont elles qui le maintiennent toujours debout et droit dans les plus grandes tourmentes. Le soldat qui doit tuer et anéantir, sait en même temps qu'il engage sa propre vie. C'est ainsi qu'il se détache des régions basses de l'utilité pour gagner les hauteurs où se jugent l'âme et l'action à des mesures éternelles.

A nos yeux, sublime exemple, s'offre le sacrifice de Stalingrad qui a rendu possible de dresser de nouvelles digues devant le raz de marée bolchevik et de préserver l'Europe de la puissance destructrice des Soviétiques. Coupés de toute issue, encerclés par un ennemi dix fois plus fort, affamés, gelés, pri-



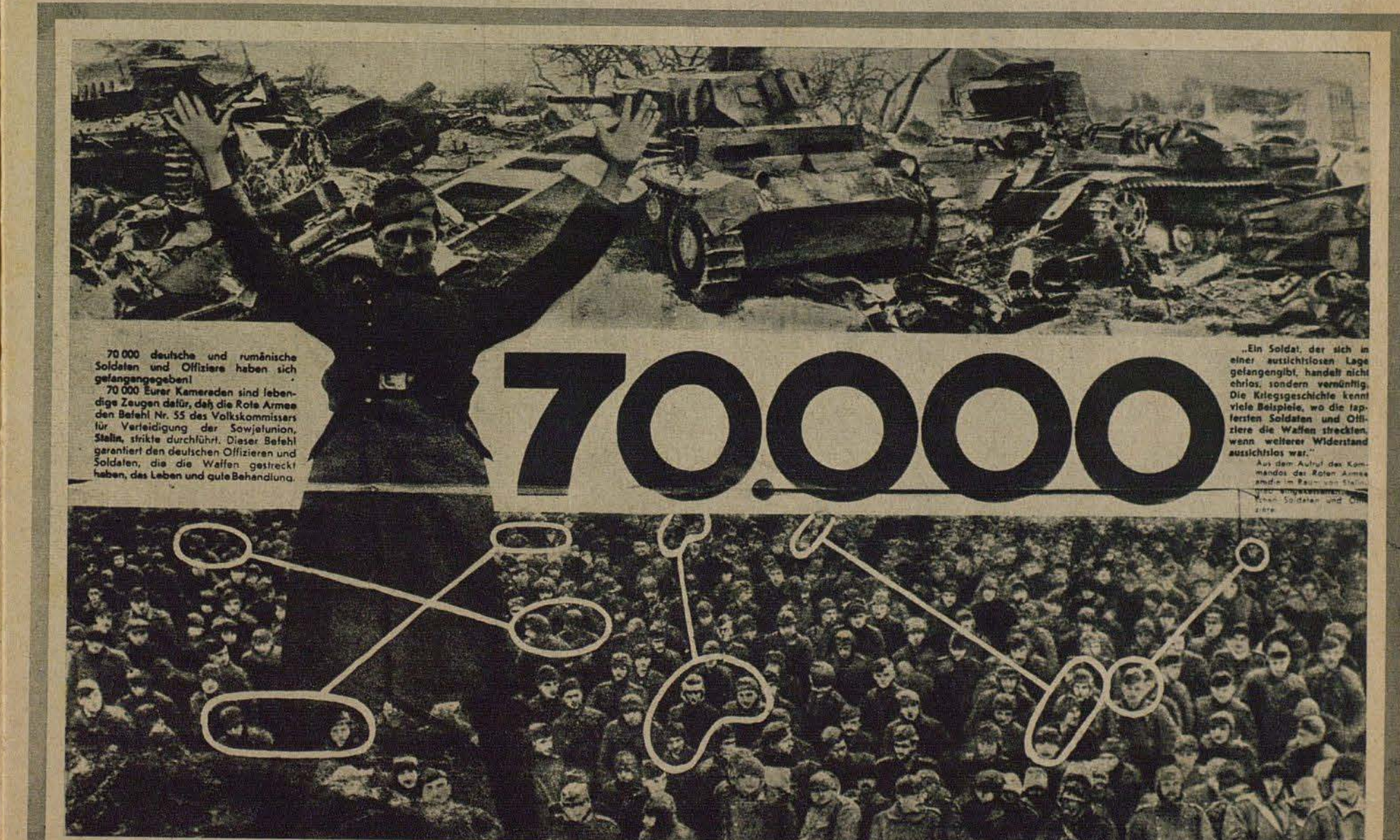
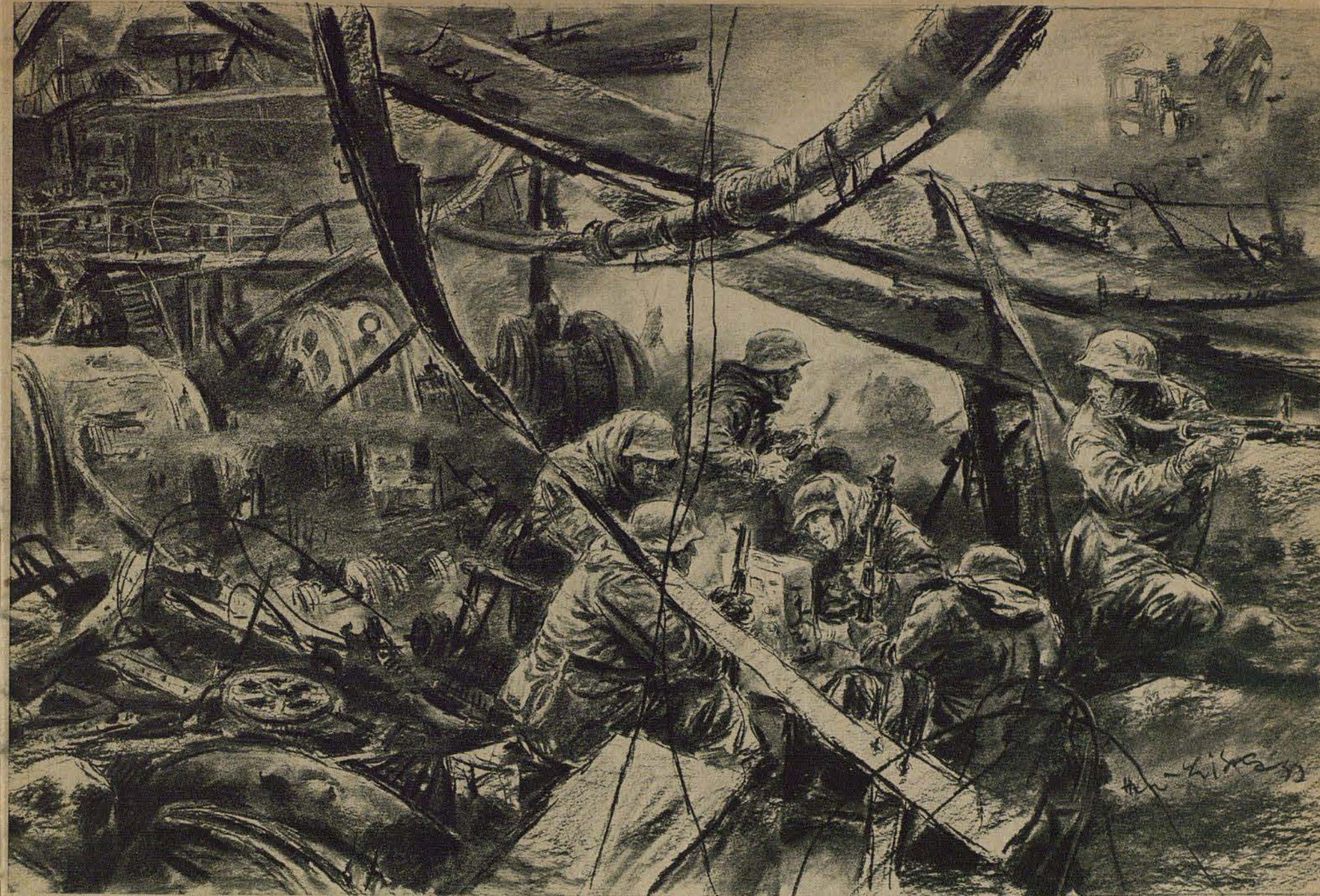
L'Alcazar de la steppe... Les restes du 11^e corps, sous le commandement du général d'infanterie Strecker, se sont retranchés dans l'usine de tracteurs. Le hall de montage est le point central de la défense. L'adversaire s'est avancé jusqu'à 40 et même jusqu'à 20 mètres et il a démolé systématiquement les murs et les charpentes en fer, semant les ruines de grenades et de mines. Les défenseurs se tiennent dans les couloirs souterrains et dans les fosses de montage. A différentes reprises, comme poussés par leurs chars, les Soviétiques pénétrèrent dans le hall. Ils sont anéantis dans une lutte corps à corps, à la baïonnette et à la pelle. Les blessés continuent à combattre. Ils ne sont plus qu'une poignée d'hommes. Ils ont encore un appareil de radio. Le 30 janvier, 10^e anniversaire du Reich grand allemand, à travers l'éclatement des obus, le fracas des murs qui s'écroulent et les gémissements des blessés, ils peuvent capter la proclamation du Führer. Les derniers combattants de Stalingrad saluent, par un dernier radio, ce jour solennel : «... et nous levons la main, peut-être pour la dernière fois, pour le salut allemand. » Tels sont les derniers mots de leur message.

L'Europe, une fiction ?

Les destinées communes de l'Europe sont-elles une réalité, ou seulement une formule appropiée dont les peuples se servent pour voiler leurs vrais mobiles ? "Signal" publie, page 11, un article de Giseler Wirsing qui, dans ces semaines décisives, nous intéresse tous :

« Nous autres, Européens ! »

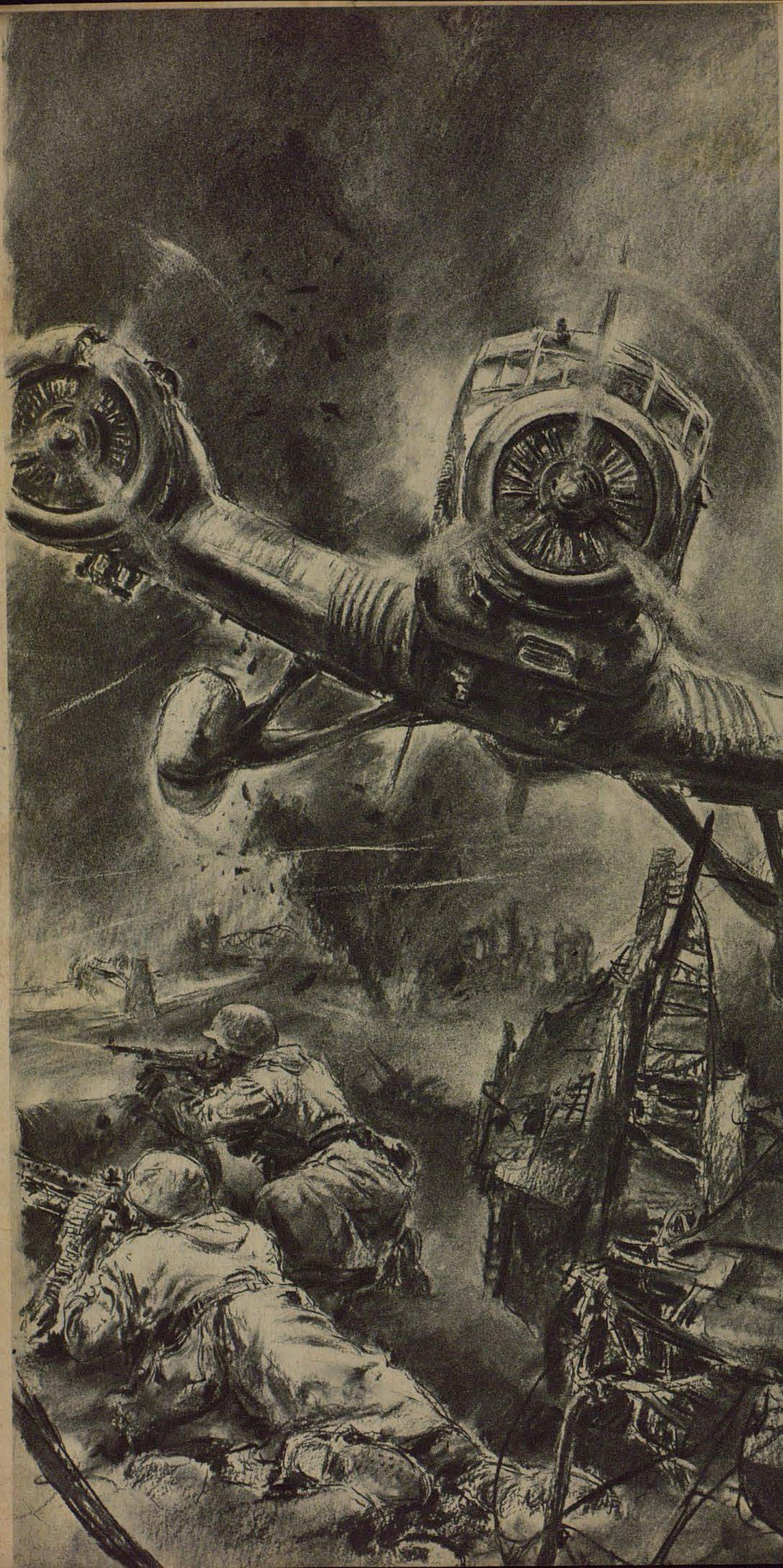
Tentatives de démoralisation... Les Soviétiques avaient essayé de bonne heure de démoraliser l'armée allemande encerclée et ses alliés. Ils avaient établi des haut-parleurs en avant des lignes et conseillaient aux soldats de se rendre, car la lutte était sans issue. Les avions soviétiques jetaient sur Stalingrad quantité de tracts, comme celui que nous reproduisons. Ils promettaient aux combattants, soldats et officiers, la vie sauve et un bon traitement, s'ils déposaient les armes. Ils prétendaient que 70.000 soldats s'étaient déjà rendus. Mais cette photo était un faux grossier facile à démasquer et montrait une fois de plus la valeur des affirmations bolcheviques. On retrouve à plusieurs reprises sur ce document les mêmes groupes (comparer les cercles blancs reliés entre eux), ce n'est qu'un montage maladroit. Toutes ces invitations à se rendre et, de surcroît, deux sommations officielles furent sans résultat. Les combattants répondirent par les armes jusqu'à ce que le dernier coup de feu eût été tiré, jusqu'à ce que les derniers documents et les dernières culasses de canons eussent été détruits.



70.000 deutsche und rumänische Soldaten und Offiziere haben sich gelangsgegeben!
70.000 Eurer Kameraden sind lebendige Zeugen dafür, daß die Rote Armee den Befehl Nr. 55 des Volkskommissars für Verteidigung der Sowjetunion, Stalin, strikte durchführt. Dieser Befehl garantiert den deutschen Offizieren und Soldaten, die die Waffen gestreckt haben, das Leben und gute Behandlung.

„Ein Soldat, der sich in einer aussichtslosen Lage gelangsgebt, handelt nicht ehrlos, sondern vernünftig. Die Kriegsgeschichte kennt viele Beispiele, wo die tapfersten Soldaten und Offiziere die Waffen streckten, wenn weiterer Widerstand aussichtslos war.“

Aus dem Auftrag des Kommandos der Roten Armee, Nr. 55 vom 26. August 1942.



Le bouclier devant l'Europe

vés de toutes les armes efficaces, les défenseurs allemands de la ville ont résisté pendant des semaines, jusqu'au dernier. Regardant la mort en face, tenant des positions perdues d'avance, ils ont lutté pour maintenir pures et grandes leurs vertus militaires. Avant que la mort les prit, ils l'avaient vaincue, donnant à leur peuple et à l'Europe consciente de sa civilisation un exemple sublime.

C'est à de tels héros que pensait le grand soldat et philosophe prussien Carl von Clausewitz, lorsqu'il écrivait :

« Une armée qui demeure en bon ordre sous le feu destructeur, que la peur n'atteint jamais, qui défend le terrain pied à pied, qui n'abandonne pas sa discipline alors que ses pertes sont funestes, qui ne perd ni le contact ni la confiance de ses chefs, une armée qui tient ses sacrifices mêmes pour une part de la victoire et non pour une malédiction sur ses étendards et qui se rappelle que tous ses devoirs et toutes ses vertus se résument en la brève notion de la gloire des armes, une telle armée est en vérité pénétrée d'esprit militaire ».

Quand l'Europe jouira de nouveau des bienfaits de la paix, elle marquera au soldat allemand, dont l'héroïsme a sauvé le continent du bolchevisme, une impérissable gratitude.

Un homme de chaque division...

Presque jusqu'à la dernière minute, les avions de transport de l'armée allemande restèrent en liaison avec les assiégés. Volant de jour et de nuit, sans arrêt, les appareils, chargés à l'extrême, apportèrent des munitions et du ravitaillement et remportèrent tous les blessés que leurs carlingues pouvaient contenir. Ils en sauvèrent 47.000. Ce que la Luftwaffe a ainsi accompli est l'exploit le plus difficile et le plus magnifique que l'on puisse rapporter de l'histoire de Stalingrad. Les appareils allemands poursuivis par les chasseurs, entre les barrages de la D.C.A. ennemie, durent atterrir sur des terrains bouleversés et semés d'entonnoirs. Ces terrains, au début, étaient pris sous le feu des pièces lourdes et de barrages serrés et parfois furent attaqués directement par les feux de l'infanterie. Les appareils continuèrent à voler, le fuselage troué, les ailes criblées, l'empennage déchiqueté, l'équipage blessé. Aujourd'hui, les pilotes ne parlent plus d'eux-mêmes. Ils décrivent comment ils ont vu les hommes de Stalingrad pour la dernière fois. Ils ont rapporté, par exemple, comment un jeune soldat blessé a cédé sa place, la dernière, dans l'avion de transport, à un camarade plus âgé, plus grièvement blessé, père de famille; comment, derrière les lignes allemandes, les permissionnaires qui rentraient du pays se pressaient devant les appareils pour rejoindre leurs unités dans la ville perdue, éprouvant comme une honte à l'idée qu'on ne les emporterait pas, sous prétexte que les munitions et le ravitaillement étaient plus importants qu'un homme. Ils ont raconté comment on exécuta un ordre de transport suprême qui n'était pas dicté par la nécessité, mais par l'esprit militaire allemand: des hommes furent emmenés vers l'ouest. Le sort les désignait pour être les derniers de leurs divisions, les derniers de la 6^e armée de Stalingrad et, en même temps, les premiers de la nouvelle 6^e armée allemande.

A coups redoublés. Les mortiers de tranchée ont écrasé l'ennemi dans ses trous. Un groupe d'assaut s'élance. Cliché du correspondant de guerre Knödler (PK)





NOUS AUTRES, EUROPEENS

PAR GISELHER WIRSING

A l'automne de l'année passée, j'appartenais à l'état-major d'une unité blindée, dans le secteur central du front de l'est. Un jour, je reçus l'ordre de me rendre, pour une mission spéciale, près du directeur allemand de l'agriculture, dans une petite ville soviétique à quelques kilomètres en arrière du front. Dans l'école, en bordure de la ville, dans laquelle le directeur avait concentré l'administration centrale d'un secteur assez étendu, je remarquai un jeune prisonnier bolchevik qui, évidemment, jouait un rôle tout particulier dans cette administration autonome, récemment organisée. D'après ce qu'on me dit, le directeur allemand avait presque entièrement confié l'organisation compliquée de la laiterie régionale au jeune Russe. Malgré les difficultés causées par la guerre et la situation immédiatement derrière le front, il avait obtenu, en un an, sous la direction d'un expert allemand, des résultats que n'avait jamais connus l'ancienne administration soviétique. Il me raconta qu'il avait étudié la littérature dans une université soviétique. Bientôt, il s'était heurté aux bornes que la doctrine marxiste impose à toutes les études. Puis, il avait été mobilisé, et en août 1941, il passait aux Allemands, près de Jelnja. Ce n'était pas un déserteur commun. Plusieurs jours et plusieurs nuits, pendant des kilomètres, il avait erré avant de se trouver dans les lignes allemandes. Pendant tout ce temps, il avait ruminé sa décision. « Il avait tenu ferme, me dit-il, parce que cette marche à travers le no-man's land le conduisait vers l'Europe. »

Vladimir, c'est le nom du jeune étudiant russe, n'est pas un cas unique. Il l'emporte de beaucoup sur ses pairs par l'intelligence et les connaissances. Mais il m'exprima exactement ce que des dizaines de milliers et même des centaines de milliers d'Ukrainiens, de Russes, de Blancs-Ruthènes sentent indistinctement quand, d'une façon ou d'une autre, ils sont introduits dans le nouveau domaine de l'Europe à l'est. Rarement j'ai senti d'une manière, pour ainsi dire aussi tangible, les qualités essentielles et caractéristiques de notre continent, comme au cours de ma conversation avec ce jeune Russe, vif, pâle et de haute taille et qui portait dans son cœur une image d'une telle clarté de tout ce qu'est l'Europe, qu'il était prêt à risquer sa vie pour devenir Européen. Une partie des peuples qui habitent l'est n'a rien à faire avec l'Europe. L'homme soviétique, là où il porte l'empreinte toute spéciale de l'éducation bolchevique, n'a rien de commun avec l'Européen. Mais Vladimir était Européen. Il voulait penser et sentir comme nous. Il voulait se déclarer des nôtres. Naturellement, il ne voulait point devenir Allemand. Il

voulait demeurer ce qu'il est par le sang. Mais il voulait le demeurer en Européen.

L'Europe : conception moins géographique que spirituelle

Chaque continent n'est d'abord qu'une conception géographique. Quand on évoque l'Amérique du nord ou du sud, l'Afrique, l'Australie et l'Asie, on voit un dessin aux contours nets. Avec l'Europe, c'est tout autre chose. Nous savons bien où elle commence : à ces langues de terre et ces îles qui se prolongent loin dans l'Atlantique. Mais à l'est, notre continent n'a pas de frontières nettes. La Turquie n'est-elle pas, à juste titre, considérée comme européenne, bien qu'elle comprenne un territoire appelé Asie mineure? Les hautes tours de Reval, ne sont-elles pas des symboles du caractère et de la civilisation européens, bien qu'un peu plus loin à l'est, dans les marais du fleuve Narova, habite une tribu russe qui vit encore comme au temps des cités lacustres?

L'Europe : les géographes de tous les pays ne parviendront jamais à la définir. Elle est plus qu'un continent. Elle est une conception spirituelle. Celui qui est Européen, qui appartient à la communauté de notre culture unique, ne peut être reconnu comme tel que s'il se dit son adepte, que s'il tire d'elle ses forces et sa raison d'être, que s'il est enraciné par elle. Géographiquement, du reste, l'Europe n'est pas un continent; si l'on fait abstraction de ses caractéristiques spirituelles, elle n'est que la partie occidentale la plus avancée de l'Asie; on pourrait la comparer à l'Inde ou à l'Indochine. Mais, en réalité, elle est plus que cela; géographiquement presque une fiction, elle est une puissance spirituelle et politique, une réalité et elle demeurera le cœur du monde moderne, si elle ne renonce pas elle-même à sa mission.

Ce manque de limites fixes, cette absence d'une frontière géographique par quoi l'Europe se différencie nettement de tous les autres continents a été la raison pour laquelle la conscience d'une communauté européenne n'a existé, au moins depuis la décadence du Saint Empire romain-germanique, qu'à de rares moments. Ainsi, la notion que nous avons de la guerre mondiale actuelle disparaît-elle parfois dans un monde d'impressions et d'idées qui ont effacé longtemps le sentiment d'une destinée commune et inévitablement commune.

Maintenant, la question se pose pour nous autres Européens de savoir si nous voulons continuer à vivre, à être cet humus fertile dont est né le monde moderne, tel qu'il existe aujourd'hui? Renversons la question : ce cataclysme qui ébranle le monde entier et dont notre petit continent est l'épicentre,

nous emportera-t-il? Serons-nous le jouet de puissances non-européennes? Un bélier menace d'enfoncer la porte de notre continent, gardée par l'Allemagne.

L'Hellade : un exemple et un avertissement

Les dangers qui accablent l'Europe sont les mêmes dont, il y a plus de deux mille ans, l'antique Hellade triompha, nous donnant un exemple impérissable. La Grèce antique marque l'origine de l'Europe. Là sont nés les premiers mythes qui sont devenus le bien commun de tous les Européens. Là, notre continent trouva son nom, son symbole à travers le mythe d'une nymphe ravie par un dieu métamorphosé en taureau. Cette histoire des Grecs par laquelle commence notre histoire européenne, le culte de la beauté, le développement de la connaissance et l'amour des arts la remplissent; mais aussi une éternelle guerre civile, la lutte pour la suprématie entre Athéniens, Spartiates, Thébains et Macédoniens. Chacun, tour à tour, a dominé. Mais la force du peuple, la force des Etats s'usa dans ces combats intérieurs. Cependant on réussit à repousser, par un effort énorme, les Perses menaçant à l'est. Sinon, l'Europe serait devenue, il y a deux mille ans, un appendice de l'Asie, sans autre importance dans l'histoire.

Si l'on relit aujourd'hui les *Philippiques* que Démosthène, l'Athénien, adressa au roi de Macédoine, discours qui remplirent d'admiration le monde antique, on ne peut plus que les considérer comme un fourvoiement tragique d'un grand esprit. L'horizon étroit, l'incapacité de concevoir l'unification par une civilisation commune, furent la cause d'un échec à l'issue de toutes les guerres civiles. Ainsi périt la Grèce. Son esprit se répandit encore pendant quelques siècles sur le monde connu. Mais son cœur ne battait plus.

Aujourd'hui, dans la cinquième décennie du XXe siècle, nous autres, Européens, devons décider si, par de semblables bornes de notre horizon spirituel, nous devons perdre la force, la liberté et l'avenir même de notre continent aussi tragiquement que périrent, au début de notre histoire, les Hellènes.

Les guerres civiles européennes

Le sentiment de la communauté européenne s'est formé, jusqu'au début de cette deuxième guerre mondiale, à travers toutes les guerres civiles qui ont dévasté l'Europe. Dans ces guerres les peuples, les Etats et les princes combattaient l'un contre l'autre, bien que sachant qu'ils étaient tous membres d'une seule famille. L'horizon est resté borné, même après la décou-

verte des continents d'outre-mer, par le continent européen. Le reste du monde n'importait guère. La « grande politique » des cabinets européens consistait en coalitions et combinaisons renouvelées entre grandes puissances luttant pour la suprématie. Parfois, c'était le Reich contre la France, parfois la France contre l'Espagne, parfois la France, la Suède et l'Espagne contre le Reich, puis la France et l'Angleterre contre la Hollande, la Prusse contre l'Autriche, la France et la Russie, la Turquie contre la Russie et l'Autriche, jusqu'aux guerres napoléoniennes, puis ce furent les guerres de l'unification allemande jusqu'à la Grande Guerre. Au temps du grand historien allemand Leopold von Ranke, cette lutte des puissances européennes pour la suprématie fut la « grande politique » elle-même. Elle l'emporta de beaucoup sur toutes les questions extra-européennes. Mais ce long drame intérieur n'avait été possible qu'après la bataille de Liegnitz, où l'invasion des Mongols ayant été repoussée par une armée de chevaliers européens sous commandement germanique, l'Europe avait cessé d'être menacée sérieusement du dehors. Le péril turc pendant le XVIe et le XVIIe siècle — à cette époque, la Turquie n'appartenait pas encore à l'Europe — unifia pour une courte période tous les peuples européens menacés. Puis les rois français, François Ier et Louis XIV, s'allièrent à cette puissance extra-européenne contre l'Europe. Déjà on avait perdu conscience de la solidarité. Du point de vue de l'unité européenne, c'était la suite des guerres civiles.

Cependant un courant immense d'énergie émanait du continent déchiré, influençant toutes les autres parties du monde. L'Amérique du nord et l'Amérique du sud sont les œuvres communes de l'Europe, l'une fille des Nordiques, l'autre des Méridionaux. La puissance européenne s'étendait sur les espaces immenses de l'Asie. L'exploration et l'exploitation de l'Afrique ont été un des plus grands exploits de notre continent, bien qu'elles se soient effectuées dans des formes impérialistes et capitalistes qui, aujourd'hui, nous paraissent étranges et surannées. Toute la civilisation moderne, toute la technique et toute la science sont nées sur notre continent, pour gagner le monde. Les normes de notre droit international ont une valeur universelle. Des courants intellectuels européens, telle la Réforme, ont décidé de l'histoire de continents entiers, comme par exemple de celle de l'Amérique du nord. L'art italien, espagnol et hollandais, l'esprit français, la musique et la philosophie allemandes se sont élevés, à travers les siècles et les guerres civiles, à une hauteur inouïe. Ils ont créé un monde nouveau de l'intelli-

Suite page 23



UNE NUIT COMME TANT D'AUTRES...

Quelque part, sur le front, contre le bolchevisme

A la lueur des fusées éclairantes, on observe un mouvement, en face, à la lisière du bois, chez les Soviets. Les balles traçantes des mitrailleuses avancées, atteignent leur but.

Sous la lueur d'une fusée éclairante, le soldat chargé du ravitaillement se courbe. Pliant sous le faix, en sueur, il apporte fidèlement la soupe et le courrier.



A la lueur d'une fusée éclairante, on aperçoit partout, sinistre avertissement, les carcasses sombres des chars soviétiques détruits il y a quelques jours, lors d'une attaque, et qui sont venus échouer en flammes jusque dans les tranchées allemandes.

La lueur des dernières fusées éclairantes s'éteint dans le "no man's land". Une nuit comme tant d'autres vient de s'écouler. Le jour se lève et va permettre aux sentinelles de prendre un peu de repos.

Clichés des correspondants de guerre Maury et Schmitz-Scheerer



TUNIS: VISAGES ET COMBATS

L'attaque anglo-américaine sur le Maroc français et l'Algérie avait pour objet de mettre rapidement en possession de l'Afrique du nord un adversaire qui espérait, ensuite, briser facilement le front de défense européen. La France et ses colonies, affaiblies et déchirées par des politiciens incapables et par des généraux parjures, offraient apparemment le champ de victoire et de conquête faciles dont on avait grand besoin. Mais la riposte décisive des puissances de l'Axe les a mises en possession de la tête de pont de Tunis et a non seulement détruit les plans de marche du général Eisenhower, mais en même temps fait, de toute la côte nord de la Méditerranée, un bastion avancé. Des combats acharnés sont en cours sur les plaines de sable brûlant de l'Afrique du nord, ainsi que sur les pentes arides et abruptes de l'ouest de la Tunisie. Ces rudes combats ont une importance dont on ne se rend guère compte dans toute l'Europe. Le correspondant de guerre, lieutenant Benno Wundshammer (PK), qui se trouve depuis quelques semaines sur le front tunisien, nous a envoyé une suite d'articles sur ses impressions, dont nous commençons la publication



Le commandant en chef des forces de l'Axe en Tunisie, le général von Arnim (à gauche), à son poste de commandement, dans le centre tunisien. À droite, le commandant de la division

Le commandement

LORSQU'AU milieu de novembre 1942 des parachutistes et des troupes de débarquement transportées en avion occupèrent les ports et les rades de Bizerte, Tunis, Sousse, Sfax et Gabès, les unités de chars anglo-américaines se trouvaient presque aux portes de ces villes. Un commandement éclairé sut tirer en quelques jours le meilleur parti des unités de combat des puissances de l'Axe, numériquement faibles, mais fortement préparées. A Tebourba, à quelques kilomètres à l'ouest de Tunis, les Allemands eurent, en grande partie, l'initiative, grâce à l'attaque de quelques-uns de leurs

chars, sous le commandement personnel du général Fischer, tombé depuis sur le front tunisien, le 1^{er} février 1943. Des unités de stukas, de bombardiers et d'audacieuses escadrilles de chasseurs soutinrent efficacement l'action des troupes, tandis que des renforts parvenaient sans cesse, ayant franchi le détroit entre la Tunisie et la Sicile. Le système de ces faibles unités, fortement préparées à la lutte, qui ont l'air d'être éparpillées au hasard et que l'ennemi déceit seulement lorsqu'il est trop tard, réussit à compenser avantageusement l'inégalité en hommes et en matériel.

La voiture de radio blindée du général von Arnim pendant un combat.





Devant le palais du bey de Tunis. Les représentants des puissances de l'Axe sont accueillis à Hammam Lif, par des applaudissements et des cris d'enthousiasme.

Réception chez Son Altesse Royale

A l'occasion de la grande fête arabe de l'Aid el Kebir, S.A.R. Sidi Mohammed El Moncef Pacha, bey de Tunis, reçoit les représentants des puissances de l'Axe, dans son palais d'hiver, à Hammam Lif. Le commandant en chef des puissances de l'Axe en Tunisie, le général von Arnim, a été salué par la population arabe avec des applaudissements.

Le bey et le commandant en chef, au cours d'entretiens extrêmement cordiaux, ont manifesté leur volonté de consolider la collaboration des puissances de l'Axe et de la population tunisienne. Le bey a dit entre autres :

« ...Je suis reconnaissant de la protection que l'Allemagne et l'Italie ont accordée à la population de la Tunisie contre l'agression anglo-américaine, et toute la Tunisie est persuadée que les troupes de l'Axe réussiront bientôt à rétablir le calme et la paix. Je suis particulièrement reconnaissant de l'attitude exemplaire et disciplinée des troupes germano-italiennes qui se sont acquises l'entière sympathie et l'admiration du peuple tunisien. Nos cœurs, ainsi que ceux du monde arabe tout entier, sont, dans ces combats, avec vos valeureux soldats. »



Son Altesse Royale Sidi Mohammed El Moncef Pacha, bey de Tunis, à la fenêtre de son palais, salue et remercie la population arabe qui l'acclame.



↑ Le résident général français, l'amiral Esteva, transmet à Son Altesse Royale les vœux sincères du maréchal Pétain pour la prospérité de la population tunisienne.

Le général von Arnim, commandant en chef des puissances de l'Axe en Tunisie, est accueilli d'une manière extrêmement cordiale par S. A. R. le bey de Tunis. A droite, l'ambassadeur allemand, le Dr Rahn.



LE POINT FINAL EN AFRIQUE

Les visages et les destins des différents combattants qui ont été faits prisonniers par les troupes de l'Axe en Afrique du nord offrent la plus grande diversité. La vie que l'on mène sous le soleil impitoyable les a marqués. Nous avons vu là des Américains, des Britanniques, les mercenaires et les auxiliaires de leurs impérialismes, des Gaullistes français, des Marocains, des Algériens et des hommes provenant de ce mélange confus qu'est la Légion étrangère.

Des soldats de l'Afrique du nord, faits prisonniers par les puissances de l'Axe, au sud-ouest de Pont-du-Fahs, en route pour la captivité. Il s'agit, pour la plupart, d'unités des 2e et 3e régiments de la Légion étrangère.



Attaque à Pont-du-Fahs

DANS les vallées du centre de la Tunisie, profondément encaissées au milieu des montagnes, il est presque impossible d'établir un front fixe. Le terrain exige alternativement de fortes et de faibles bases qui, sous un commandement avisé, offrent des possibilités de défense extraordinaires. L'adversaire qui, par là, se compose de troupes gaullistes et d'indigènes, sachant que les montagnes entre Pont-du-Fahs et Pichon sont impénétrables, a profité de la circonstance pour pratiquer une tactique de harcèlement. Une connaissance approfondie du terrain et l'expérience de ce genre de combat facilitèrent ses attaques. Soudain, une riposte décisive des troupes germano-italiennes du secteur de Pont-du-Fahs, en direction du sud-ouest, permit d'encercler de fortes unités et, après plusieurs jours de combat, leur valut la capture de 4.000 prisonniers. Les pertes en matériel de l'adversaire s'élevaient à 21 chars, 70 canons et lance-grenades, 200 autos, plus de 100 mitrailleuses ainsi qu'un abondant matériel de guerre. Les unités de la Légion étrangère qui étaient entrées en action et particulièrement les 2e et 3e régiment étranger furent décimés. Un grand nombre de Rouges espagnols qui, à la fin de la guerre civile, avaient quitté les derniers la Catalogne avec la « Brigade Listet » et avaient été internés en France, puis incorporés dans la Légion étrangère, s'y trouvaient. Chaque jour, on s'acharne à persuader ces hommes, par affiches ou par radio, que la lutte contre les puissances de l'Axe est menée avec le consentement du maréchal Pétain. Les indigènes qui, naturellement, n'ont guère envie de se battre ni pour les U.S.A. ni pour les Juifs leurs alliés, sont poussés au combat par la menace de terribles sanctions. On a pu constater, chez tous les prisonniers, le même sentiment d'indignation : ils ont vu des unités anglo-américaines motorisées, qui avaient pour mission de paralyser les mouvements de l'adversaire et n'ont songé qu'à la fuite au lieu d'utiliser leurs armements.



Martinez Diego, Valencia, Espagne: « Je me suis engagé en 1936, comme volontaire dans la milice rouge. Je suis Légionnaire depuis 1939. »

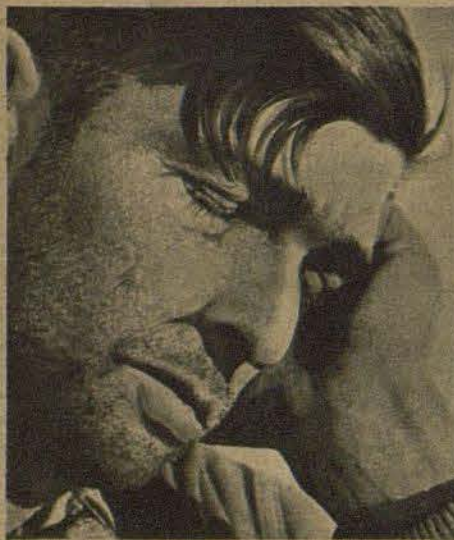


Josep Quesada, Madrid: « J'étais étudiant et j'ai combattu pendant la guerre civile espagnole dans la « Brigade Listet ».



Le sergent chef, Hamissi Tahar, du 9e régiment de tirailleurs algériens: « Nous n'avons nullement envie de nous battre. J'ai déserté. »

Deux des Anglais fait prisonniers à l'attaque de Pont-du-Fahs. Ils appartiennent aux « London-Irish-Rifles » qui ont opéré de concert avec les chars britanniques, devant le petit village de Bou Arada. Il n'y avait pas parmi eux de soldats de métier. Ce sont presque tous des ouvriers, des employés et de petits commerçants qui n'ont pas le moindre intérêt à prendre part aux opérations. Les légionnaires faits prisonniers ne cessaient de maugréer contre leurs compagnons de lutte. Un des Anglais, un Londonien, a cherché à s'excuser: « Qu'est-ce que vous voulez? ... Vous autres, légionnaires, vous êtes habitués à vous battre dans les montagnes, où l'on peut très bien se camoufler, mais nous, en terrain plat, avec nos bottes à sardines, non seulement nous avons été repérés par les chars allemands, mais nous étions en outre une proie facile pour les stukas. »



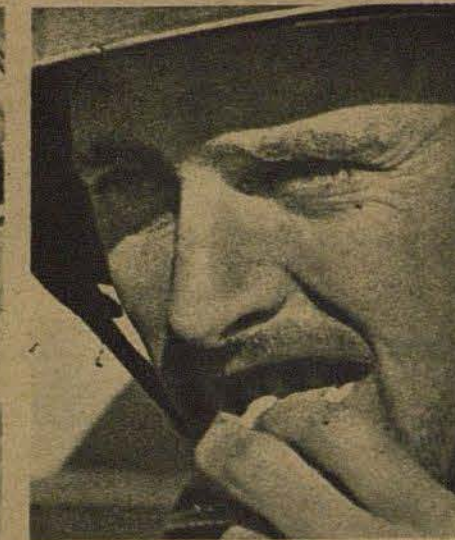
Le sergent Ralph T. Rainey, Bedford 39 box, Virginie U.S.A.: « Nous n'avons pas du tout compté avec les canons antichars. Lorsque nos premiers « Stuart » ont été détruits, je me suis trouvé sans pistolet et j'ai vu comment les camarades échangeaient des coups de feu avec les Allemands. »



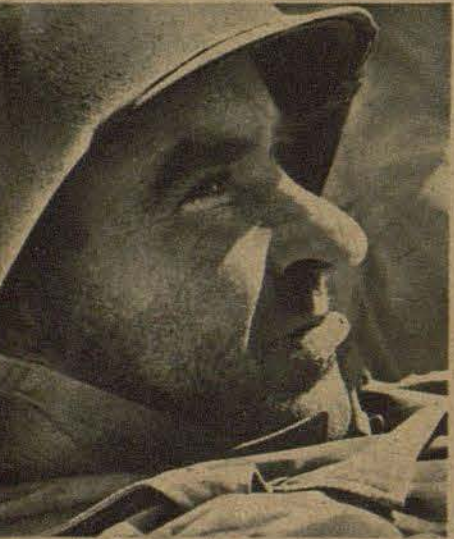
Lonnie E. Schroeder, Burnham Route 5 box 189, Texas U.S.A.: « J'étais ouvrier agricole dans la ferme de mon père. J'ai été mobilisé en mai 1942 et embarqué, après une instruction très courte. Dans le port d'Alger, les stukas ont coulé le navire voisin du mien. »



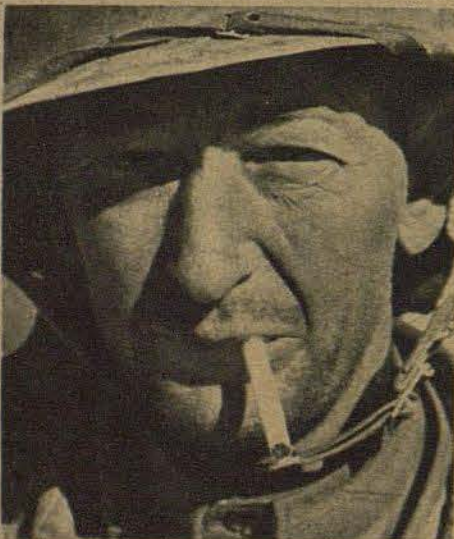
Le sergent Anthony J. Gill, 318 Pearl Street, Baltimore Maryland U.S.A.: « Mon char, dont j'étais le commandant, a fait explosion après avoir été touché par un obus antichar allemand. Les premiers mots que les Allemands m'ont dits étaient: « Hands up! »



Raymond I. Danson, R.I.D. 3 box 84, Ayden North-Karolina U.S.A.: « Mes parents, qui s'occupent de la culture du tabac ont quatre fils, deux dans l'armée, deux dans la marine. J'étais mitrailleur dans un char. J'aurais cru que nos propres troupes viendraient nous tirer d'affaire. »



William Hensly R.R. N° 1, Corrington, Tennessee U.S.A.: « C'est mon premier combat. Nous sommes partis comme s'il s'agissait d'une petite excursion. Quand les obus ont éclaté, nous avons sauté de notre char pour nous battre, mais les Allemands nous avaient bel et bien encerclés. »



Marian P. Hitt, 3768 South-Port Av., Corpus Christiz, Texas, U.S.A.: « Mon char a été touché par une balle explosive. Le moteur a été atteint. Les Gaullistes et leur capitaine nous regardaient tranquillement pour voir ce que nous ferions. C'est vraiment dégoûtant! »



Charles Darames, Pittsburgh, Pensylvanie U.S.A.: « J'étais conducteur de grue dans une aciérie de Pittsburgh et je suis marié. Qu'est-ce que j'ai à faire dans ce désert? Nous savions très bien que ce n'était pas facile de combattre les Allemands qui sont très rudement forts. »



Le correspondant de guerre Roger Frison-Roche, de la « Dépêche Algérienne »: « J'étais guide à Chamonix. J'ai été le premier professeur du champion de ski français, Allais. Le lieutenant qui m'a fait prisonnier était le patron de l'hôtel où j'ai demeuré, à Portenkirchen, en 1936. »

Un coup de main manqué

DANS le secteur moyen du front tunisien, non loin de la sainte Kairouan, une troupe de choc s'est heurtée à un poste de protection allemand. Six chars légers américains, du modèle « général Stuart » ont été détruits par les canons antichars. Les troupes de l'Axe se sont emparées de quelques camions de fantassins américains. Le chef du détachement, un capitaine gaulliste qui occupait une voiture blindée de radio, en queue de

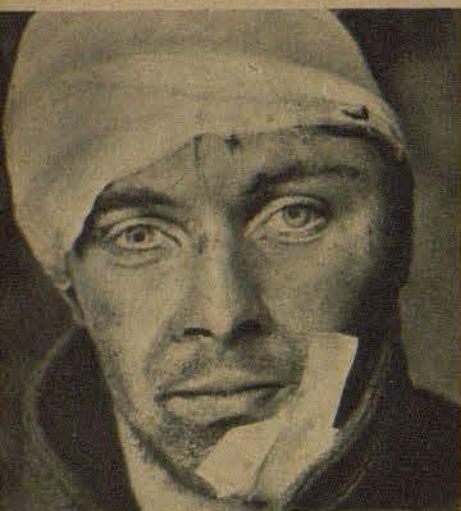
colonne, rebroussa chemin aux premiers coups de feu et abandonna la troupe à son sort. La plupart de ces soldats américains entraient pour la première fois en contact avec l'adversaire.

truits par les canons antichars. Les troupes de l'Axe se sont emparées de quelques camions de fantassins américains. Le chef du détachement, un capitaine gaulliste qui occupait une voiture blindée de radio, en queue de

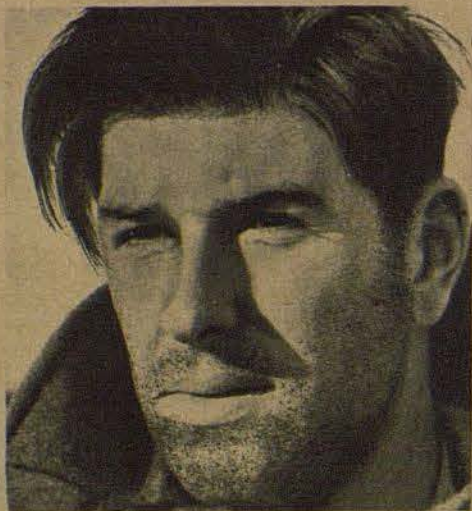
Le dernier atterrissage

AU cours d'une attaque de nuit anglo-américaine sur la ville ouverte de Tunis, quantité d'avions Bristol-Beaufort ont été abattus. Les hommes de la D.C.A. ont sauvé l'équipage d'un avion descendu et ont soigné les blessés. L'observateur était mort. On a trouvé dans sa poche une lettre de sa mère qui lui souhaitait « un bon atterrissage ». Les survivants de l'appareil font le rapport suivant :

→ Le Beaufort est tombé dans les flots non loin du canon de D.C.A. Les hommes qui faisaient le service de la pièce ont transporté en sûreté les adversaires descendus.



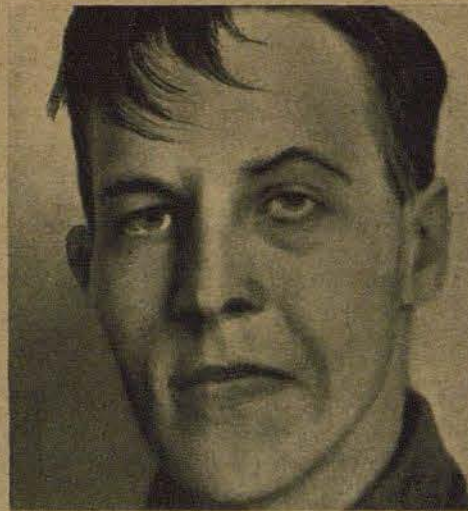
Le pilote John Tayler Seddon, 36, Darley-Grove, Farnworth, Lancashire: « Aux premiers coups de la D.C.A. le moteur de gauche a pris feu. Un éclat d'obus venait de tuer l'observateur. L'appareil est venu s'abattre sur l'eau, tout près de la plage. Nous avons appelé, les soldats allemands sont arrivés. »



Le mécanicien John Cheeseman, Abchaster, Durham: « Quand l'appareil est venu s'abattre sur l'eau, je me suis brisé la clavicule. Je me trouvais dans la tourelle arrière. Le pilote m'a maintenu sur l'eau en attendant que les Allemands viennent nous repêcher. Je me suis réveillé dans une chambre où deux soldats de la D.C.A. allemande nous mettaient des couvertures. »



Un chasseur, lieutenant Harry Josef Murphy, Detroit, Michigan U.S.A.: « Des Messerschmitt m'ont descendu à Sousse. Mon « Lighting » à double fuselage a pris feu. Le 2 juin 1942, j'ai subi le premier assaut des Focke-Wulf 190 au-dessus de St-Omer. 9 appareils de mon escadrille ont été descendus. »



Augus Davar Henderson, 63, Clifton Road, Toronto, Canada, chasseur: « Pendant que je mitraillais avec mes canons les toits d'un nid d'Arabes, mon radiateur a reçu un obus et j'ai été forcé d'atterrir. Je me suis glissé dans un trou d'eau et lorsque les Allemands sont venus, j'ai crié: « Camarade! » et ils m'ont répondu: « Viens! »



← Frank Carbert, Crime Torpe, Angleterre, radio-télégraphiste du Beaufort descendu: « Notre appareil a flotté encore quelques instants. Nous avons gagné la plage en nageant. On nous a pansés dans un fortin de la D.C.A. Les soldats allemands nous ont prêté leurs vêtements de sport et des couvertures. Un caporal m'a offert un verre de vin. Nous avons causé ensemble, et quand je lui ai dit que j'avais été au-dessus de Cologne, il m'a répondu: « Ma maison a été détruite au cours d'une attaque de bombardiers anglais. »



Un canot de caoutchouc échoué près de Tunis, où tombent, chaque jour, des bombardiers ennemis.

→ « L'affaire a réussi ». Les premières minutes après l'assaut d'un point d'appui bolchevik. Cliché du soldat Merik.



Paré... Enlevez les cales!

Dans la centrale de défense aérienne, le cap d'une escadrille de bombardiers ennemis est porté sur la carte, suivant les indications successives des stations; on le suit et l'on détermine le but probable.

Dès la première nouvelle, les chasseurs de nuit, alertés, s'installent dans leurs appareils.

Le capitaine L. et son avion « César » viennent d'entrer dans un carré du plan quadrillé. L. signale par radio sa position à la station directrice du sol. Dans d'autres carrés évoluent d'autres chasseurs de nuit. Chaque appareil a son carré bien déterminé, son territoire de chasse. Soudain, dans la claire déchirure d'un nuage, se glisse une ombre. Du « César », on identifie en une seconde la silhouette d'un quadrimoteur ennemi. Le capitaine L. prend ses dispositions de combat, et pique sur l'ombre.

Le « César » se trouve à proximité du quadrimoteur fantôme. Le capitaine L. presse un bouton et son avion crache le feu. L'oiseau géant semble avoir déjà du plomb dans l'aile... Les trajectoires lumineuses se perdent dans son énorme carlingue. Soudain, une lueur... Un moteur crache son âme dans un jet de flammes. Le feu s'étend sur l'aile. Le capitaine L. monte en chandelle brusquement: la dernière fois qu'il descendit un adversaire, il en était si près que son propre appareil fut à un cheveu d'être pris dans l'explosion de la machine et des bombes. Pendant que le « César » monte, l'ennemi vaincu, désarmé, chavire et pique. L'équipage de l'avion de combat se retourne et voit, le temps d'un éclair, les traces blanches de ses deux moteurs et le sillage rougeoyant de l'adversaire qui se croisent comme les courbes d'un graphisme terrible.

Plus bas, à quelques milliers de mètres, les pinceaux des projecteurs hésitent et errent un moment dans le ciel puis se rejoignent en faisceau. Au sommet de la pyramide lumineuse semble ramper la silhouette d'un avion, comme un moucheron dans une toile d'araignée. Les éclatements de la D. C. A. l'entourent.

Les bombes lumineuses de l'anglais se balancent dans l'air et illuminent la côte. Dans un hurlement, dans un ouragan de flammes, le bombardier anglais percute au sol et explose. C'est fini.

« Compliments... Bien descendu! », chante le téléphone du bord. C'est le camarade du carré de chasse voisin qui applaudit. Lui aussi, il y a dix minutes, a eu sa victoire. Et cette nuit-là, l'escadrille du capitaine L., à quatre équipages, pouvait inscrire douze pièces à son tableau de chasse.





NOUS AUTRES, EUROPEENS

Suite de la page 11

gence dont l'universalité l'emporte de loin sur les plus anciennes civilisations asiatiques.

Nous autres, Européens, nous en avons construit notre empire invisible, s'étendant infiniment plus loin que notre puissance visible, formant, en dépit de toutes les luttes, une unité supérieure et qui n'est pas atteinte par les guerres civiles.

L'Europe menacée du dehors pour la première fois

Dans la Grande Guerre, pour la première fois depuis des siècles, une puissance extra-européenne, les Etats-Unis d'Amérique, se mêlèrent décisivement au destin de notre continent. Ils prirent la tête d'une des deux parties combattantes, puis s'arrogeaient la fonction d'arbitre. Ainsi causèrent-ils la déroute et le dépècement de l'Europe. Un homme, né et élevé à des milliers de kilomètres de notre continent, qui n'avait jamais mis le pied sur notre sol, ignorant tout de notre civilisation, des différences entre nos peuples, de nos conditions de vie, de notre histoire, fut convoqué pour « faire la paix ». Cette « paix » ne pouvait qu'engendrer de nouvelles tensions intestines et de nouvelles guerres. Si l'on ne parle que de ce qui s'est passé avec la Tchécoslovaquie, la Pologne et la Yougoslavie, cela eût dû être un avertissement. Mais les vieilles rancunes étaient beaucoup trop enracinées. On ne comprit pas toute la portée de cette intervention d'une puissance extra-européenne dans notre destin.

Il va de soi que l'union européenne ne pouvait pas naître d'un tel esprit. Il ne produisit que cette Société des Nations qui légalisa le droit pour de nombreux Etats extra-européens de se mêler de nos affaires, alors que les Etats américains appartenant à la S.D.N. maintenaient l'opinion que les conflits entre des peuples américains ne devaient être soumis qu'à des conférences panaméricaines. Le Japon abandonna la S.D.N. aussitôt qu'elle essaya, élément étranger, de se mêler des affaires exclusivement nippones. Mais en Europe, on nomma un ministre des Affaires étrangères chinois, Wellington Koo, président d'une commission qui effectua, contre toute nature, le partage de la Haute-Silésie. Ce furent les voix des représentants de deux petits Etats de l'Amérique centrale qui décidèrent, à la Cour internationale de La Haye, de l'interdiction de l'union douanière entre le Reich allemand et l'Autriche. On avait perdu le sentiment d'une solidarité européenne à ce point que les diplomates responsables ne rougirent pas de telles énormités, et que le grand public les trouva toutes naturelles. Depuis l'intervention de Wilson dans la Grande Guerre, l'Europe est devenue le champ de bataille des intérêts les plus variés d'autres continents. En même temps, l'Angleterre, qui, depuis la constitution de son empire au XIX^e siècle, s'éloignait de plus en plus de la famille européenne, transposait son ac-

tivité peu à peu dans ses possessions extra-européennes. Elle constituait le « British Commonwealth of Nations » dont les îles britanniques demeuraient le centre, mais dont elles ne sont, en réalité, qu'un fragment.

Ainsi, cette guerre a-t-elle été commencée par des peuples européens dont les notions étaient encore figées à l'état des opinions et des mesures de l'époque de nos guerres civiles. Le changement radical du monde qui avait eu lieu entre temps n'avait pas encore pénétré l'esprit de tous. Désormais, il fallait « penser continent ». Mais les Européens n'y comprenaient rien et leurs idées restaient bornées dans un horizon étroit.

Entre l'Amérique et la Russie soviétique

Les Etats-Unis qui, avant la Grande Guerre, avaient de lourdes dettes en Europe et qui, dans leur structure, étaient encore, à beaucoup de points de vue, un pays colonial, étaient devenus le principal créancier du monde et en même temps un empire essayant d'étendre ses intérêts à l'Europe, à l'Afrique, à l'Asie orientale et occidentale. D'anciennes formules, usées depuis longtemps, cachaient le véritable état de choses. Des peuples nombreux de l'Europe occidentale croyaient encore à une communauté des soi-disant démocraties, alors qu'en réalité, à côté de l'impérialisme britannique, se dressait, de plus en plus âpre et avide, l'impérialisme américain.

Peu de temps avant le déclenchement de la guerre actuelle, l'Américain Clarence Streit publiait un programme de formation d'une « Union de toutes les démocraties ». En réalité, il proposait que la France, la Belgique, les Pays-Bas, les Etats scandinaves et les Etats ibériques se rangeassent sous un protectorat anglo-saxon, dirigé de Washington. Ainsi, les Américains espéraient-ils entrer aisément en possession des colonies des peuples européens. La brochure de Streit avait l'approbation du président Roosevelt. C'était une utopie, mais elle est caractéristique du programme d'expansion embrassant le monde entier que les Etats-Unis s'essayaient, alors déjà, à développer contre l'Europe.

En même temps, une autre puissance mondiale, non moins forte, se dressait sur nos arrières. En exploitant ses immenses richesses naturelles et ses millions d'hommes, la Russie commença, sous le masque de la doctrine communiste, de développer un programme d'expansion encore plus radical, menaçant l'Asie orientale en même temps que l'Europe. Les Etats-Unis tâchaient de couper en deux le continent, le divisant en pays « démocratiques » et en pays « autoritaires », afin de s'emparer de ses immenses colonies, après l'avoir détrôné et privé de sa force. Opération que nous nommerons verticale. L'Union Soviétique cependant essayait d'opérer, pour ainsi dire, à l'horizontale, usant du moyen de l'Internationale communiste. En 1932, elle disposait en Allemagne de six millions d'adhérents. Quand, grâce à la victoire du

national-socialisme, Moscou ne put plus faire usage de ces forces, le communisme envahit la France. Par le Front populaire, la fameuse théorie de Dimitroff, chef de la IV^e Internationale, du soi-disant cheval de Troie, y devint presque réalité. En Espagne, le flot rouge déchaîna cette guerre civile sanglante que l'histoire désignera comme le vrai début de la deuxième guerre mondiale.

Ce ne fut que la résurrection rapide et imprévue de l'Allemagne sous la direction d'Adolf Hitler qui en fit de nouveau une puissance mondiale de premier ordre et qui arrêta, dans la quatrième décennie de notre siècle, les tentatives de miner les peuples. Le but suprême de Moscou était de faire de l'Europe un appendice de l'Asie soviétique. Dostoïevski déjà, en appelant Moscou la troisième Rome, préfigurait le sort de l'Europe qui, d'après lui, devait succomber à la pression intensifiée au cours du temps, des masses russes.

Peu de gens, avant que cette guerre n'éclatât, avaient reconnu l'affinité des deux projets menaçant l'Europe : le projet vertical de diviser les Etats, et le projet horizontal de diviser les classes. Les peuples européens conservaient obstinément l'esprit des guerres civiles. Ils ne voyaient toujours pas que le changement énorme du monde posait devant eux la question d'être ou de ne plus être. Une des raisons de la défaite française en 1940 a été que le peuple français sentit instinctivement qu'il avait été poussé, contre ses propres intérêts, à une guerre dans laquelle il n'avait rien à gagner. Mais les anciens préjugés européens de l'époque des guerres civiles demeuraient si tenaces que, neuf mois plus tard, les Soviétiques en même temps que les Américains parvenaient à pousser les Serbes à la ruine. C'est à Belgrade que se manifesta pour la première fois la complicité des deux impérialismes extra-européens. La Yougoslavie avait reçu du Reich allemand aussi bien que de l'Italie la garantie absolue de son existence et de ses possessions. Elle pouvait devenir un membre du nouvel ordre, jouissant de droits égaux. L'étroitesse de vues des conspirateurs de Belgrade, qui se laissèrent prendre aux idéologies démocratiques ou communistes, l'interdit. En petit, c'était un exemple frappant de l'effet fatal de cette division de l'Europe à la fois dans le sens vertical et horizontal.

Ce n'est peut-être que depuis quelques semaines, depuis le jour où la VI^e armée allemande et ses camarades roumains et croates ont péri dans les ruines de Stalingrad sous l'étendard flottant, déchiré par le vent glacial de la steppe, que les peuples de notre continent peuvent comprendre que cette guerre, menée par la fleur de la jeunesse de l'Allemagne dans les vastes plaines de l'est, est non seulement une guerre allemande, mais la guerre sainte de l'Europe. Les Finlandais et les Roumains, déjà menacés par l'étrangleur impérialiste soviéto-asiatique, ont été les premiers qui comprirent nettement l'importance historique et mondiale du combat, quand, le 2 juin 1941, Adolf Hitler frappa le premier coup, ripostant par avance à un danger de mois en mois plus terrible. Les Espagnols et les Portugais à l'ouest de notre continent ont également tiré

les conséquences nécessaires des expériences de la guerre civile.

Mais une partie seulement des peuples européens s'est rendu compte des rapports entre la double menace américaine et soviétique. Aujourd'hui, il est devenu évident que l'Amérique et l'Angleterre sont prêts à livrer le continent au bolchevisme, depuis la Turquie jusqu'à la Finlande, des Estoniens jusqu'aux Français et aux Espagnols, afin de partager le butin provenant de leurs empires coloniaux en Afrique. Les Suédois ne doivent pas oublier que Stockholm et tout leur pays seraient perdus si le front du lac Ladoga ne tenait pas. La Hongrie et l'Italie doivent reconnaître le sens et la valeur du combat et du sacrifice de leurs fils à l'est. La France, la Belgique et la Suisse doivent considérer qu'entre elles et l'anéantissement, il n'y a que le rempart des soldats et des canons allemands.

Guerre d'unification

L'époque des guerres civiles européennes doit être dépassée, si nous voulons soutenir ensemble cette lutte. Cette guerre est celle de l'unification de l'Europe. Ce n'est qu'une illusion de croire qu'un président américain ou un ministre anglais pourraient sauver de la perte un peuple quelconque en Europe, si la digue dressée par l'Allemagne venait à se rompre. Il est fou d'espérer que l'Angleterre pourrait alors s'établir au Bosphore et maintenir cette position. Le propos des politiciens anglais, de livrer jusqu'au Rhin l'Europe aux Soviétiques et de les arrêter là, est insensé. Nulle puissance n'en serait capable, si l'Allemagne échouait à la tâche.

Nous autres, Européens, nous savons très bien que les perles de notre couronne de cités, de Stockholm à Budapest, de Nuremberg à Florence, de Naples à Paris et de Gand à Barcelone, Madrid ou Lisbonne, tomberaient en miettes, si nous ne ressurgissons pas unis de cette guerre de liberté contre les puissances extra-européennes.

A l'est, des peuples entiers étaient portés sur les cartes, les soldats allemands ne les ont pas trouvés : ils avaient été déportés, non pas par centaines de mille comme on l'avait supposé, mais par millions, condamnés aux travaux forcés dans les espaces infinis derrière les monts Ourals. Ils ont péri. Et ce ne serait pas une consolation si quelque milliardaire américain pouvait préserver tel ou tel chef-d'œuvre de l'art européen en l'emportant chez lui, par-dessus l'Océan. Si nous ne résistons pas, ces œuvres ne seraient bientôt plus que les témoignages d'une civilisation perdue, comme le Zeus du musée d'Athènes qui fut retrouvé un jour, par des pêcheurs grecs, dans la vase, au fond de la mer.

Depuis Stalingrad, depuis le jour où le peuple allemand a mobilisé ses suprêmes ressources, depuis que le Reich s'est transformé en un camp retranché dans lequel quatre-vingt millions d'âmes et plus encore sont prêts à jouer, unanimement, volontairement, pareillement, le tout pour le tout, l'Europe doit savoir où elle en est.

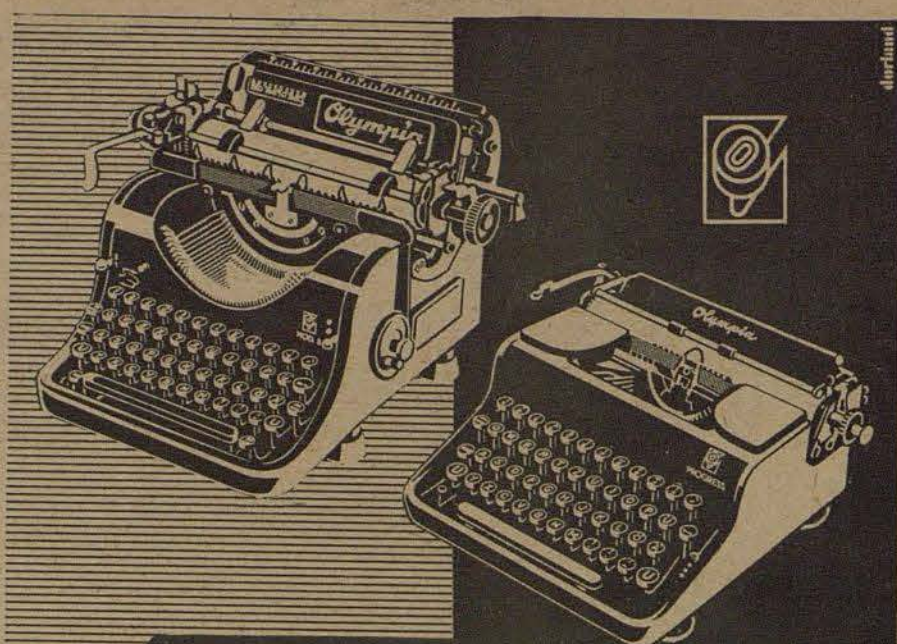
Les ennemis de notre continent essayent encore de relancer les anciens refrains du temps des guerres civiles.

Dans une grande station de carburants à l'est. On remplit d'essence d'immenses rangées de bidons et on les charge sur des camions pour les transporter dans les différents secteurs. Cliché du correspondant de guerre Sepp Jäger (PK)



Jumelles prismatiques
pour le voyage, le sport, la chasse

M. HENSOLDT & SOEHNE OPT. WERKE A-G · WETZLAR



Olympia

MACHINES A ÉCRIRE POUR BUREAUX
MACHINES A ÉCRIRE PORTATIVES

Les machines à écrire OLYMPIA sont fabriquées
par Olympia Büromaschinenwerke A G., Erfurt.

En vente en France:

MACHINES A ÉCRIRE OLYMPIA S.A. PARIS-8^e

29, rue de Berri. — Balzac 42-42.

Représentation générale pour la Belgique: Handelsmaatschappij N. V. Edmond Jacobs, Anvers
En vente à: Amsterdam, Belgrade, Budapest, Bucarest, Copenhague, Madrid, Rio de Janeiro,
Stockholm, Zagreb. — Représentants OLYMPIA dans toutes les capitales du monde.

12.113

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz
rares, air comprimé, hydrogène, ammo-

niaque, acétylène, chlore, phosgène,
acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus
hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de
clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLENSÄURE-INDUSTRIE

AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.

13

ENFANTS

Les enfants sont le bonheur de la famille: ils sont aussi l'avenir de la Patrie. Treize! c'est certainement un chiffre porte-bonheur, s'il s'agit, dans un ménage, de treize enfants vigoureux et sains. Treize enfants, combien de soucis et de travail dans un temps comme le nôtre! Mais aussi quels plaisirs et quelle fierté! Le Dr. Otto W. et Mme Wally W., toujours courageuse et gaie, habitent Berlin avec leurs nombreux et heureux enfants, qui font toute leur joie. En temps de paix, le Dr. W. pratiquait à Berlin; actuellement, il soigne les blessés à l'Est.

En Allemagne, l'Etat et les organisations professionnelles apportent aux grandes familles un secours actif, notamment dans l'ordre matériel, leur facilitant une tâche et un devoir capitaux du point de vue de l'augmentation de la population. Elles jouissent de dégrèvements fiscaux considérables. Une famille de treize enfants, par exemple, ne paie ni impôts ni taxes jusqu'à 2.450 RM. de salaire mensuel. De plus, les organisations professionnelles, — dans ce cas, l'Union des caisses de secours de la Grande Allemagne, — et les auto-

rités financières accordent, aux familles de plus de trois enfants, des subventions spéciales et des facilités d'éducation élémentaire et professionnelle. Ces familles sont dispensées des frais scolaires, afin de pouvoir donner à leurs enfants une éducation supérieure. Ces subventions s'élèvent à environ 80 RM. par mois et par enfant. Dans son grand ménage (la famille du Dr. O. W. habite une villa de quatorze pièces) la mère est aidée par une jeune Allemande et une jeune Ukrainienne, procurées par l'Office du Travail.



Une école villageoise au cours d'une excursion? Non! ce sont M. et Mme W. avec leurs enfants — à cette époque, en 1939, ils étaient «seulement» douze — au cours d'une promenade en montagne. Dans l'auto, la bande joyeuse en costumes bavarois; au fond, la tente et les bagages pour trois semaines de vacances.

Le brun Bernhard et le blond Albrecht, jumeaux nés en 1931, essaient, avec leur frère Erwin, leur cadet d'un an, de résoudre d'importantes questions de transport.



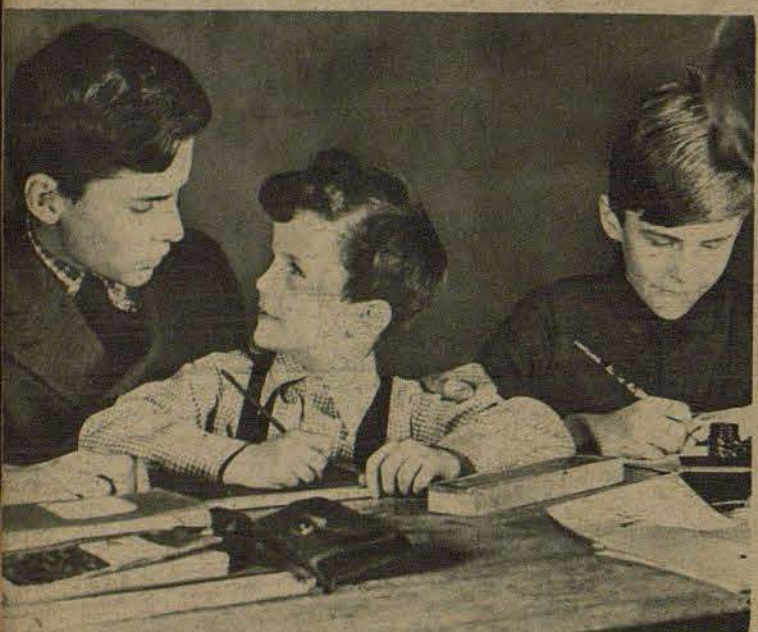
Service intérieur: tour à tour, les garçons doivent cirer la longue file de chaussures. Dietrich, collégien de 14 ans se charge volontiers de ce travail. Content de lui, il reçoit les caresses de sa mère qui approuve son dévouement.

Sous le lourd fardeau du rudiment... Dorothea, née en 1934, et Michael, son cadet de deux ans, les seuls qui aillent encore à l'école primaire, rentrent à la maison.





Une signature importante: le petit Otto, le dernier né (en 1940), signe de sa propre main une carte adressée à son père au front. Ruth, le septième enfant, née en 1930, l'aide en sœur affectueuse.



Magister: chacun des aînés doit surveiller deux de ses frères et sœurs plus petits. Ainsi, Ulrich, né en 1926, surveille Michael et Erwin faisant leurs devoirs, sans doute un peu difficiles.

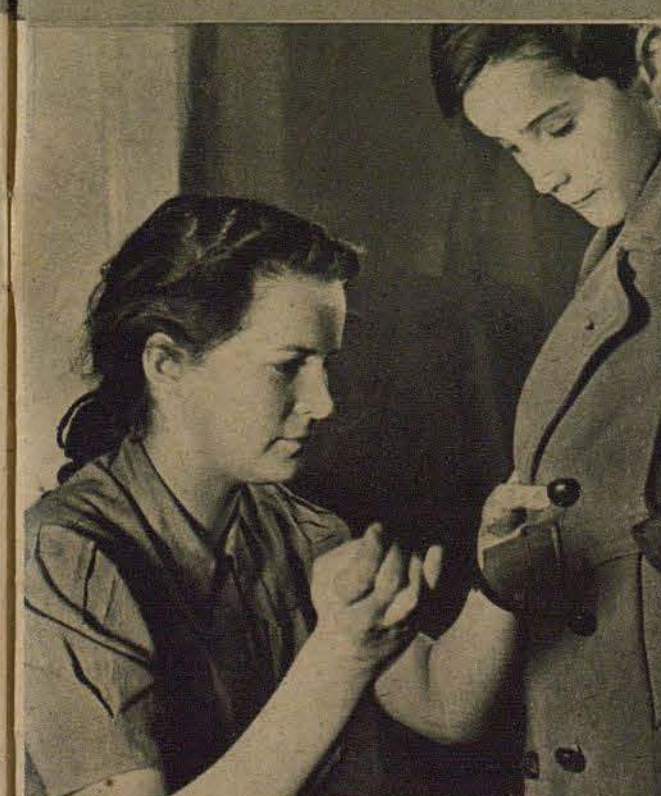


... la mère règne, à la maison, sur la turbulente bande d'enfants. De Gerhard, 20 ans, qui a déjà fait ses preuves au front, jusqu'au tout petit Otto, tous obéissent volontiers à la maman, douce et grave. Malgré les nombreux soucis que lui causent les enfants, elle trouve toujours le temps de lire, de s'orner l'esprit, de faire du sport. Vraie femme moderne, après la naissance de son douzième enfant, elle apprenait à monter à cheval.

Le médecin-major de 1ère classe, Dr. W., soigne, dans un train-hôpital, sur le front du Caucase ses 700 autres enfants, ses blessés. Tandis qu'il fait son devoir, à des milliers de kilomètres de sa patrie, ne s'accordant que de rares heures de repos, au milieu de ses assistants et de ses infirmières...



La brune et gaie Maria chante et plaisante avec son groupe de jeunes filles hitlériennes dont elle sera bientôt cheftaine. Elle est née en 1927, cinquième enfant.



Les enfants doivent être propres et bien mis pour aller à l'école. Et la maman n'ayant que deux mains, Hedwige vient à son aide. Elle a 18 ans et passera bientôt son «bachot».



Elisabeth, la fille aînée, née en 1924, veut étudier la médecine. Elle a déjà passé son baccalauréat. Actuellement, elle est interne dans un hôpital à Berlin.



L'adjudant Gerhard fait son service dans le corps sanitaire, comme son père. Pendant plus d'un an, il est resté à l'extrême front de l'Est. Il vient d'obtenir un sursis pour étudier la médecine à Berlin.



Les annonces pour l'Édition

Française de

Signal

sont reçues à

EUROPE — PUBLICITÉ

1, Pl. du Théâtre-Français

PARIS 1^{er}

Une provocation grossière

*L'emblème d'une escadrille d'avions
britanniques mouilleurs de mines*

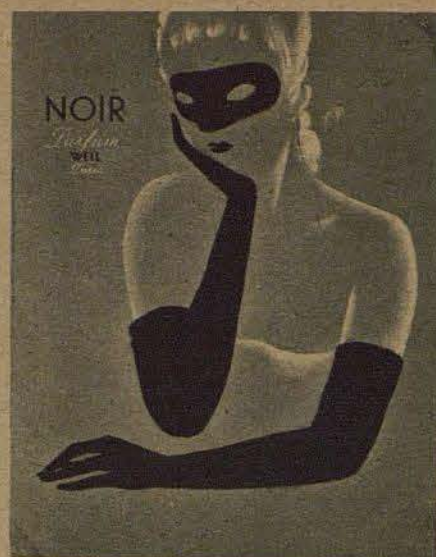
LES soldats ont à remplir un devoir qui est parfois d'une profonde gravité, cela ne les empêche pas d'avoir leurs heures de gaieté. Personne, certes, n'y trouve à redire, à n'importe quel parti que l'on appartienne, qu'on soit belligérant ou neutre. Il y a pourtant une limite qu'on ne doit pas dépasser. Il faut distinguer entre la rude jovialité du soldat et la grossièreté, l'offense et l'obscénité.

Au large des côtes portugaises et espagnoles, des escadrilles britanniques sont chargées de mouiller des mines. Dans son numéro du 12 décembre 1942, l'hebdomadaire de Londres, « Illustrated », a consacré un article illustré aux avions de ce groupe et à leurs équipages. « Signal » reproduit cet article

avec les photos que l'on trouvera ci-dessous. Tous ceux qui sont les amis du Portugal constateront avec surprise et indignation qu'une escadrille anglaise, ayant pour mission de semer la mort devant les côtes du Portugal, n'a pas craint de peindre sur ses appareils un emblème inconvenant et, en outre, offensant pour la tradition portugaise. On y voit un éléphant couché sur une mine. Sa trompe brandit un des étendards les plus honorés du Portugal : la croix bleue sur fond blanc. Au-dessus et au-dessous on peut lire les mots : « Amiral F... d. P... ». On se demande alors ce qui domine chez ces Britanniques : l'insolence, le mépris des sentiments d'une nation étrangère ou bien la sottise.



C'est ainsi que ses lecteurs du périodique britannique « Illustrated » du 12 décembre 1942 l'ont vu. A la page 5, en bas, l'emblème de l'escadrille anglaise mouilleuse de mines, à laquelle est consacré l'article ci-dessous.



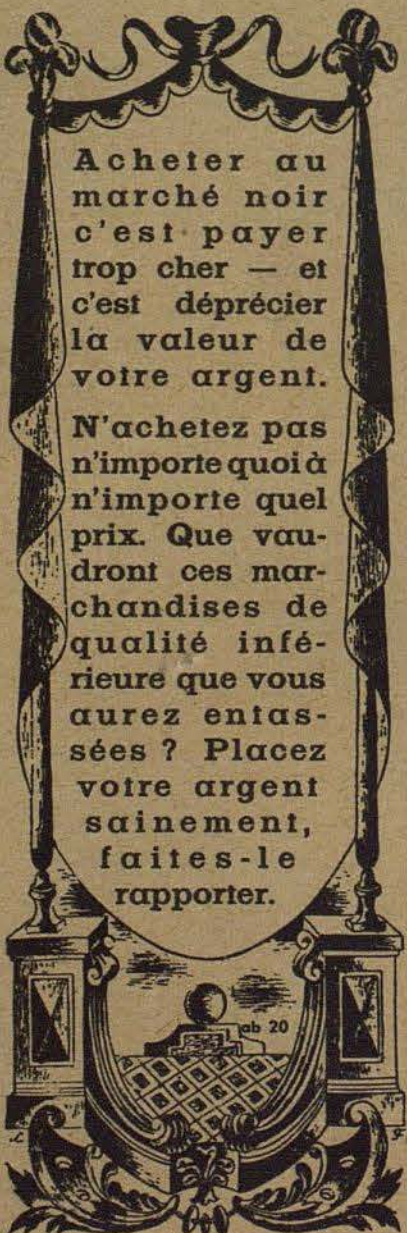
BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

La Banque de Paris et des Pays-Bas a porté son capital social à 675.000.000 francs par l'émission de 450.000 actions nouvelles de 500 francs émises au prix de 1.000 francs par action, jouissance du premier Juillet 1943.

La souscription de ces 450.000 actions nouvelles a été réservée, par préférence, aux propriétaires des 900.000 actions anciennes.

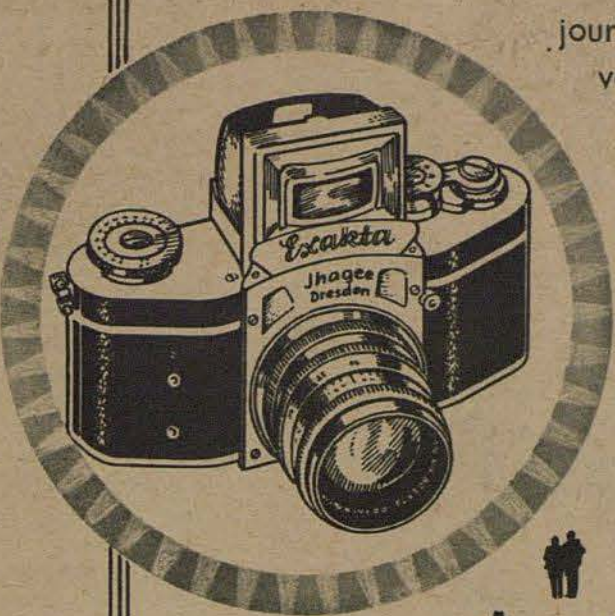
A l'égard des personnes qui ont pu être empêchées, par suite des circonstances résultant de l'état de guerre, d'exercer, dans le délai prévu, tout ou partie de leurs droits dans cette augmentation de capital, le Conseil d'administration a pris toutes mesures utiles pour la réserve et l'exercice de ces droits dans les conditions et délai fixés par la loi.

B.A.L.O. du 25. 1. 1943





Pour l'instant il ne peut être livré, mais le jour viendra où vous pourrez vous procurer à nouveau...



l'Appareil Universel

EXAKTA

Familiarisez-vous avec les avantages incomparables de cet appareil en consultant les catalogues qui vous seront adressés gratuitement ou en lisant l'ouvrage d'Andreas Feininger "Horizons nouveaux pour la Photographie avec l'Exakta". En vente chez les revendeurs d'appareils photographiques ou, à défaut, chez nos agents généraux. Pour la Belgique: MM. J. Haesaert & Fils, 9 Marché Saint-Jacques, Anvers; pour la France: Société Télés, 35 Rue de Clichy, Paris (9^e); pour la Suisse: Mr. Otto Koch, 27 Hegaustraße, Schaffhouse.

Thagee
KAMERAWERK
AKTIENGESELLSCHAFT
Dresden 672

KHASANA
Dr. K

PERI KHASANA

MARQUES MONDIALES
DE PRODUITS DE BEAUTÉ

Dr. Korthaus
DR. KORTHAUS FRANKFURT A.M.

PERI
B O H N



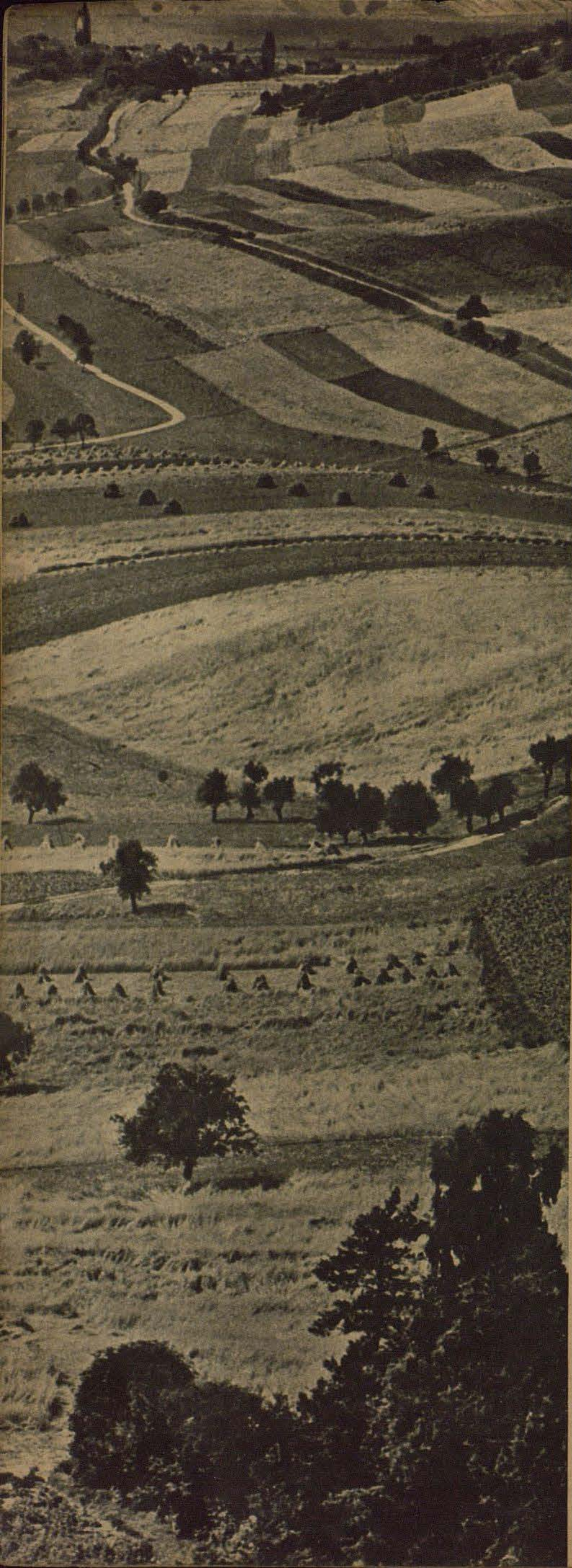
Brillante et souple

la plume

Kaweco

glissera, légère, sur votre papier

Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de *Kaweco*



LA MOISSON 1943

Les granges vont se remplir

Ce que l'agriculture allemande connaît, depuis environ 1934, sous le terme de « réglementation du marché », a été d'abord, pour le paysan, quelque chose de tout nouveau. Le paysan est, d'ordinaire, méfiant et lent à comprendre. Tout comme il retourne le sol en poussant la charrue, il retourne une idée plusieurs fois dans sa tête et l'examine en détail avant de l'admettre. Mais quand il a compris et admis, il tient ferme et personne ne peut se vanter de lui ôter son idée en quelques minutes. Le paysan ne s'en laisse pas facilement conter et ne s'emballe pas. Il réfléchit longuement avant de s'enthousiasmer.

En Allemagne, le paysan était habitué à ce que personne ne vint s'occuper de ses terres et de ses cultures. Il pouvait semer et récolter quand et comme bon lui semblait. Il pouvait choisir du froment, du seigle ou de l'orge. Il pouvait vendre à qui il voulait et demander le prix qui lui plaisait. Naturellement, la température gouvernait les prix. Il y avait quelquefois de désagréables surprises. Une baisse des cours, brutale comme un orage de grêle, suffisait à détruire le travail de toute l'année. Le prix du blé ayant été bon l'année précédente, le paysan pensait : « Cette année, je ne vais cultiver que du froment. » Mais d'autres paysans avaient eu la même idée. La suite était une surcharge du marché et une chute catastrophique des prix.

C'est en 1934 qu'on introduisit la réglementation du marché. L'Etat garantit désormais aux paysans la vente de leurs produits à des prix fixes. Il exige, par contre, qu'ils ne cultivent plus selon leur bon plaisir, mais surtout selon les besoins. Les paysans n'ont pas tardé à comprendre qu'ils s'en tiraient à bien meilleur compte que par le passé. En même temps, on organisait, en Allemagne, la « bataille » de la production qui, en quelques années, procura les rendements les plus avantageux.

La prochaine récolte promet

Les temps sont maintenant révolus où un pays, ou même une province, se voyaient condamnés à la famine par suite d'une mauvaise récolte, parce que les moyens de communications étaient incapables d'apporter un remède et une compensation. Cependant la guerre a rendu de nouveau, mais provisoirement, un pays et, avec lui, les pays alliés entièrement dépendants de leur propre production. Les intempéries, la qualité des semences, les prévisions agricoles jouent, maintenant, un plus grand rôle qu'autrefois. Après l'hiver très rude de l'année dernière, nous avons eu inopinément un hiver 1942-1943 très clément. Le paysan a pu cultiver son champ jusqu'au milieu de décembre et, comme il le dit, « creuser un profond sillon d'hiver », alors que l'année dernière le gel fut très rude depuis la mi-novembre à la mi-mars. La terreensemencée se présente bien cette année et, si nous n'avons pas de brusques retours du froid, l'Allemagne et les pays européens peuvent compter sur une excellente moisson. Un autre facteur est que beaucoup de pays européens ont réglé leur agriculture sur le modèle de l'Allemagne, ce qui leur permet une intensifica-

tion de leur production bien au delà des résultats de l'avant-guerre.

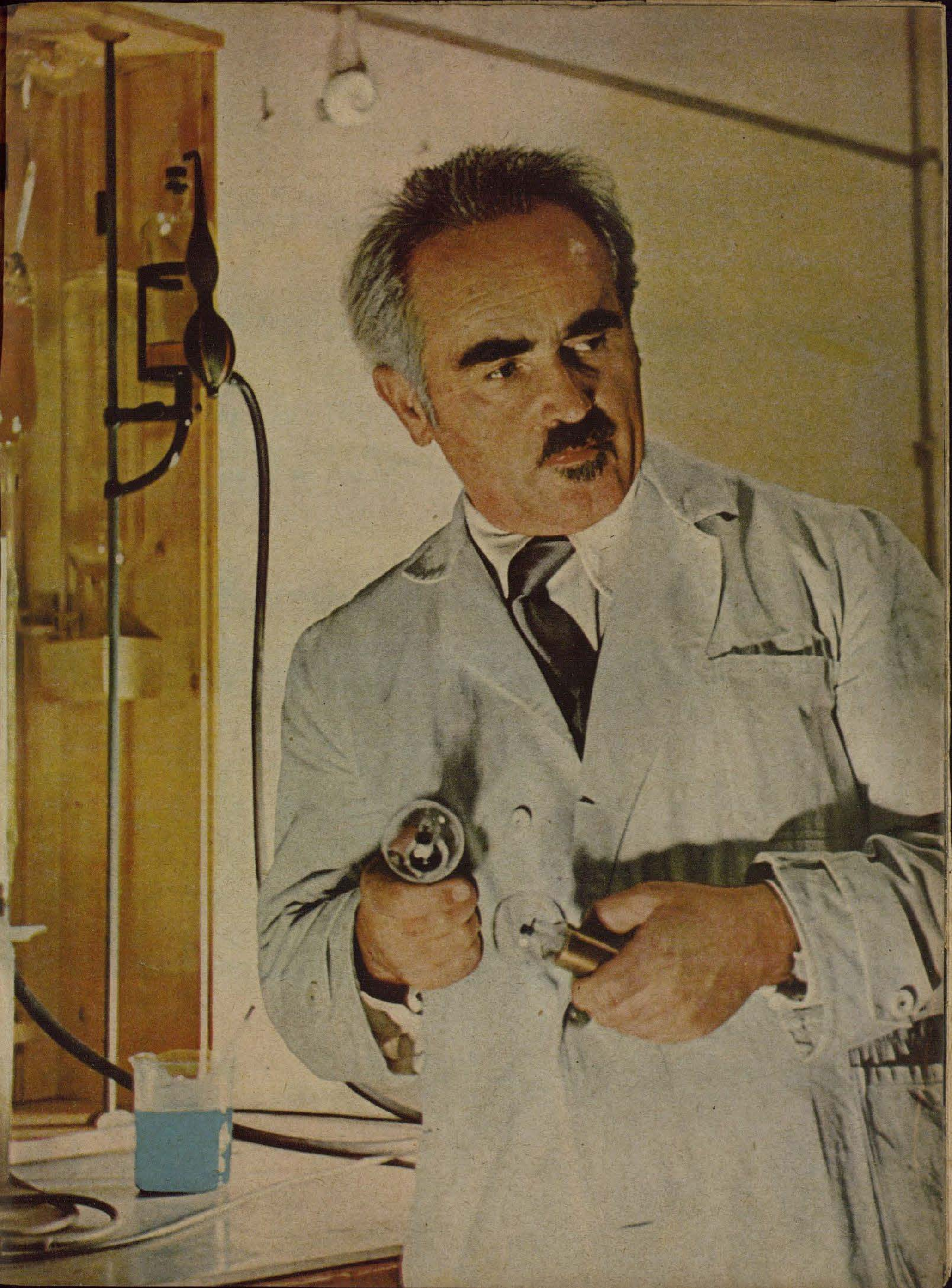
**5 millions d'entreprises
agricoles pour
80 millions d'habitants**

Il est évident que l'adaptation de l'agriculture allemande aux nécessités de la guerre n'a pu se faire facilement que grâce à la réglementation du marché. Les choses, autrement, ne se seraient pas résolues sans difficulté. Pendant la dernière guerre mondiale, l'Etat avait dû envoyer ses gendarmes pour la surveillance des entreprises. Il n'a eu, cette fois, qu'à faire savoir aux paysans ce qu'il attendait d'eux, exactement comme en temps de paix. Le gendarme d'autrefois n'était pas aimé du paysan. Ce n'était pas, comme lui, un homme de la terre, que pouvait-il comprendre à tout ce qui constituait sa vie : vaches, cochons, beurre, céréales ? Il apparaissait à la ferme et exigeait, au nom de la loi, telles et telles quantités de tels produits. Certes, cette guerre exige du paysan beaucoup plus que la dernière, mais le laboureur n'a plus affaire aux gendarmes, mais à des paysans qui cultivent eux-mêmes leurs champs comme lui, qui habitent la campagne où il vit, qui connaissent son bétail, sa ferme, sa production, et savent quelles sont ses possibilités. Cette administration rurale autonome, créée en temps de paix, fait maintenant ses preuves, et environ 5 millions d'entreprises agricoles suffisent, aujourd'hui, en Allemagne, à assurer le ravitaillement de plus de 80 millions de consommateurs.

20.000 fermes, autant d'enquêtes

La réglementation du marché qui avait à résoudre, en temps de paix, des problèmes différents, mais de même nature, permet, aujourd'hui, d'établir, d'avance, des bilans qui, autrement, eussent nécessité toute une organisation adaptée à la situation exceptionnelle. Pour obtenir une vue exacte et toujours améliorée d'une production variant sans cesse, on avait déjà établi, en temps de paix, pour 20.000 entreprises agricoles dispersées dans toute l'Allemagne, des enquêtes régulières permettant d'établir des prévisions assez exactes. Il ne s'agissait pas de fermes modèles, mais de fermes de toutes catégories, situées dans les régions les plus différentes et considérées non comme modèles, mais comme typiques. Si l'Etat voulait assurer, en temps de paix, la vente de ses produits, il lui fallait jadis savoir de quelle sorte serait la récolte et quelle serait son importance. A présent, la surveillance permanente de ces 20.000 entreprises agricoles comporte un dessein inverse. Il ne s'agit plus, pour l'Etat, de savoir comment il peut placer les produits, mais comment il doit les répartir. C'est pourquoi il s'efforce d'obtenir à temps une vue d'ensemble du rendement probable. Il sait maintenant que pour l'année 1943, sauf imprévu, le ravitaillement de l'Allemagne est parfaitement assuré, comme il l'a toujours été jusqu'ici.

→
L'inventeur et le créateur du film parlant, Hans Vogt, qui, de 1918 à 1923, en collaboration avec le docteur Joe Engl et Joseph Massolle, inventa et mit au point le film parlant répandu aujourd'hui dans le monde entier, travaille actuellement aux problèmes de la haute fréquence et de la technique des poudres métalliques.





LE THEATRE NATIONAL D'OPERETTE

Le théâtre de la Gärtnerplatz à Munich, théâtre d'opérette depuis des générations, est devenu, sous la direction de Fritz Fischer, le premier théâtre national d'opérette de l'Allemagne

L'HISTOIRE de l'opérette est un peu celle de l'esprit d'une époque. Il n'y a pas de meilleure mesure du caractère de l'homme ou de la foule que celle de leurs plaisirs. Veiller aux divertissements publics, les améliorer et les épurer, développer et raffiner le goût, est une tâche qui mérite tout le soin des dirigeants intelligents et discrets. Périclès s'en rendit compte — et il ne fut pas le seul — lorsqu'il confia à la belle et fine Aspasia la charge de veiller sur les distractions du peuple athénien.



Le chant de la «diva» l'emporte sur les refrains turbulents des chœurs, les décors magnifiques et les mises en scène grandioses de l'opérette moderne produisent sur l'esprit du spectateur un effet profond et persistant.

← Danse, danse et encore danse! C'est l'élément même de l'opérette allemande. Le Théâtre National bavarois d'opérette y satisfait à la perfection. Son corps de ballet, de 28 sujets, s'augmente, si c'est nécessaire, d'une figuration active d'étudiants
Photo prise à la première représentation de « Favorite du Monde »

→ Multiplier les impressions, telle est la loi des grands ensembles de l'opérette moderne: une scène de la «Chauve-souris» montée par Fritz Fischer au théâtre bavarois d'opérette.



Mais passons sur l'histoire. Quiconque sait observer avec intelligence, n'ignore pas la fonction sociologique du théâtre comique. Dans les pays allemands, d'où, depuis le triomphe de la valse viennoise, toutes les opérettes à grand succès, de Johann Strauß à Lehár, se sont répandues dans le monde, le théâtre comique est devenu essentiellement le théâtre de la comédie musicale : de l'opérette. Au début, au XVIII^e siècle, l'opérette n'était qu'une parodie de l'opéra. Sous l'influence de l'école de Vienne, la danse l'emporta dans l'opérette, non pas surtout le ballet, mais la danse de société et la danse populaire. Ainsi, réalise-t-elle aujourd'hui, à la perfection, un nouveau genre, le « théâtre dansant ». En réunissant musique, danse, chant, parodie et persi-

flage, le comique, même le plus rude, et tous les éléments des mimes antiques, l'opérette a créé son propre genre de comédie musicale. La technique moderne y trouve la possibilité de réaliser des mises en scènes magnifiques, de créer des décors merveilleux ou ravissants. Il va de soi que l'opérette est, de tous les genres d'art dramatique, le plus propre à attirer le grand public, à le divertir, à l'intéresser et à le captiver.

Il est donc tout naturel que les chefs d'un gouvernement, conscients de leur responsabilité, s'intéressent à ce genre d'art qui a été longtemps, non pas, peut-être, méprisé, mais négligé. Quiconque ne veut pas risquer de renverser, comme dit le proverbe allemand, le bébé avec l'eau de son bain, doit prendre des mesures indispensables.

Le gouvernement de l'Allemagne nationale-socialiste considère non seulement de son droit, mais de son devoir de cultiver l'opérette, d'en relever et d'en épurer le style aussi bien que l'actualité, et de satisfaire aux besoins du grand public en la subventionnant et en mettant à sa disposition des salles appropriées.

Munich est la première ville de l'Allemagne qui ait eu sa scène nationale d'opérette. Le théâtre de la Gärtnerplatz qui, jusqu'à la Grande Guerre, jouissait d'une réputation flatteuse comme théâtre d'opérette, traversait par suite de la décadence du genre une série ininterrompue de crises. Il menait péniblement, ces derniers temps, une pauvre existence. Après la prise du pouvoir par le National-socialisme, il fut incorporé dans l'union des théâtres de l'Etat bavarois. Il reçut sa propre direction et devint le siège officiel de « l'opérette de l'Etat bavarois ». Son directeur, Fritz Fischer, qui emprunte des voies tout à fait nouvelles pour la mise en scène, ne s'est pas contenté de restituer l'ancien renom de ce théâtre. Ses mises en scène forcent l'ancien cadre de l'opérette en trois actes. Ce sont des spectacles magnifiques, féériques, tant par les décors que par la musique et les danses. Ce sont des représentations ravissantes et imposantes qui produisent de véritables sensations. Le théâtre d'Etat bavarois de l'opérette a toute la faveur du grand public et mieux encore, il est devenu une des manifestations les plus remarquables de l'art dramatique allemand. Ainsi participe-t-il parfois, par des représentations, à des fêtes ou à des cérémonies officielles.

L. E. R.



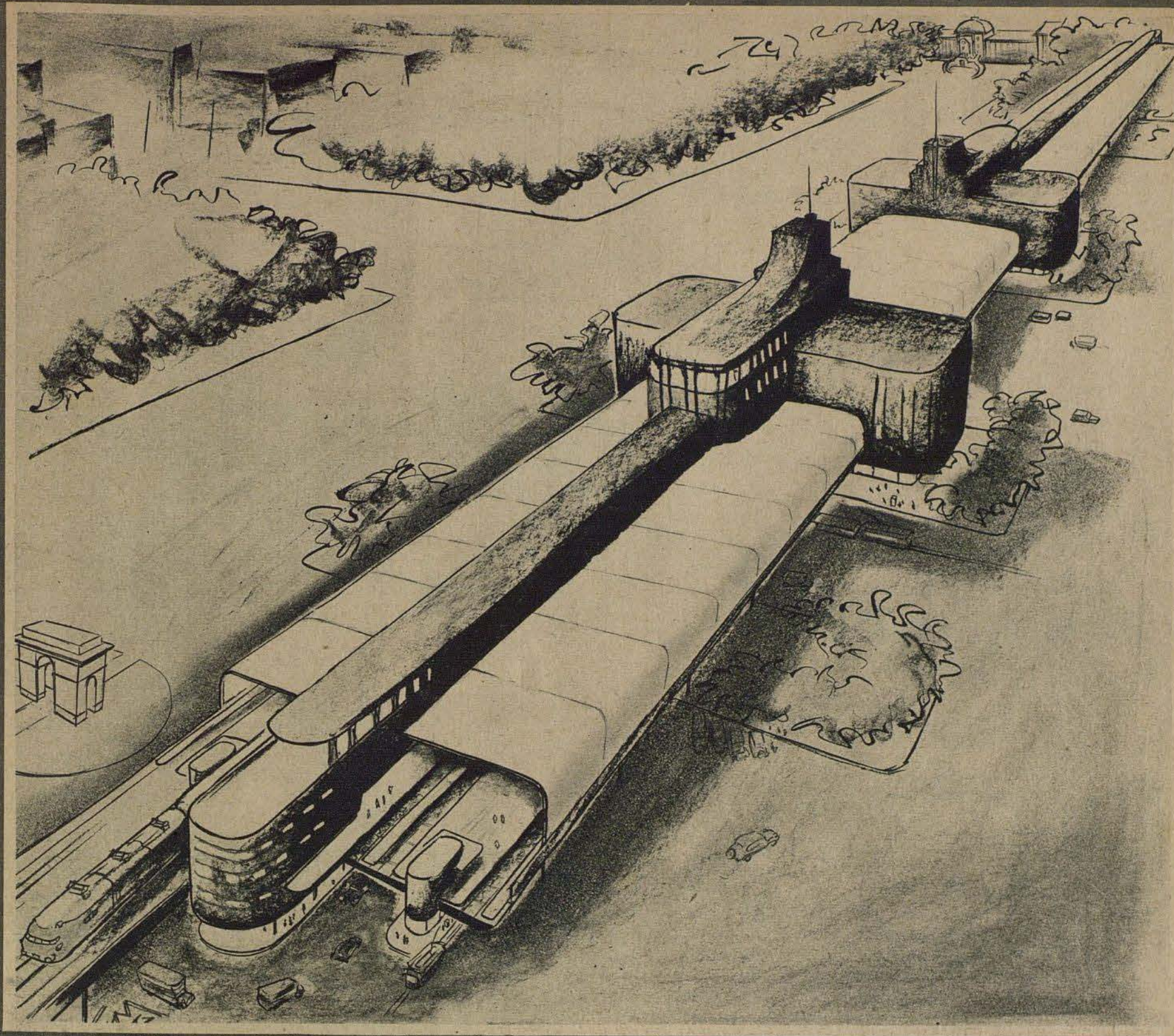
Le couple bouffon, avec ses chants, ses danses et son comique burlesque, dans la suite échevelée des scènes, fait partie intégrante de l'opérette moderne. Il est le sel indispensable des représentations.



Le ballet classique, dansé par des artistes sélectionnés, donne au metteur en scène d'une opérette, aujourd'hui plus que jamais, la possibilité de réaliser des scènes ravissantes, variées et mouvementées et des finals qui électrisent.

Marte Harell joue dans les films
„DER DUNKLE TAG“ ET
„FRAUEN SIND KEINE ENGEL“





9=1!

Un sensationnel projet ferroviaire

IL existe des inventions techniques dont le développement apparaît, dans l'ensemble, achevé. Elles ont pris une forme presque définitive et leur rendement est déjà le plus élevé qu'on puisse atteindre; on n'attend plus pour elles de transformation essentielle. Pour le profane, il semble que le chemin de fer eût atteint ce point de développement. On entend parler, à l'occasion, d'améliorations. On apprend que

des locomotives plus rapides ont été construites; mais, depuis des années, il ne s'est produit, en somme, aucune innovation extraordinaire, aucun changement fondamental. Seul le rendement a été augmenté. Et voici que soudain on nous annonce quelque chose de sensationnel.

Il y a naturellement une sérieuse raison pour que la technique ferroviaire, depuis longtemps stationnaire, fasse

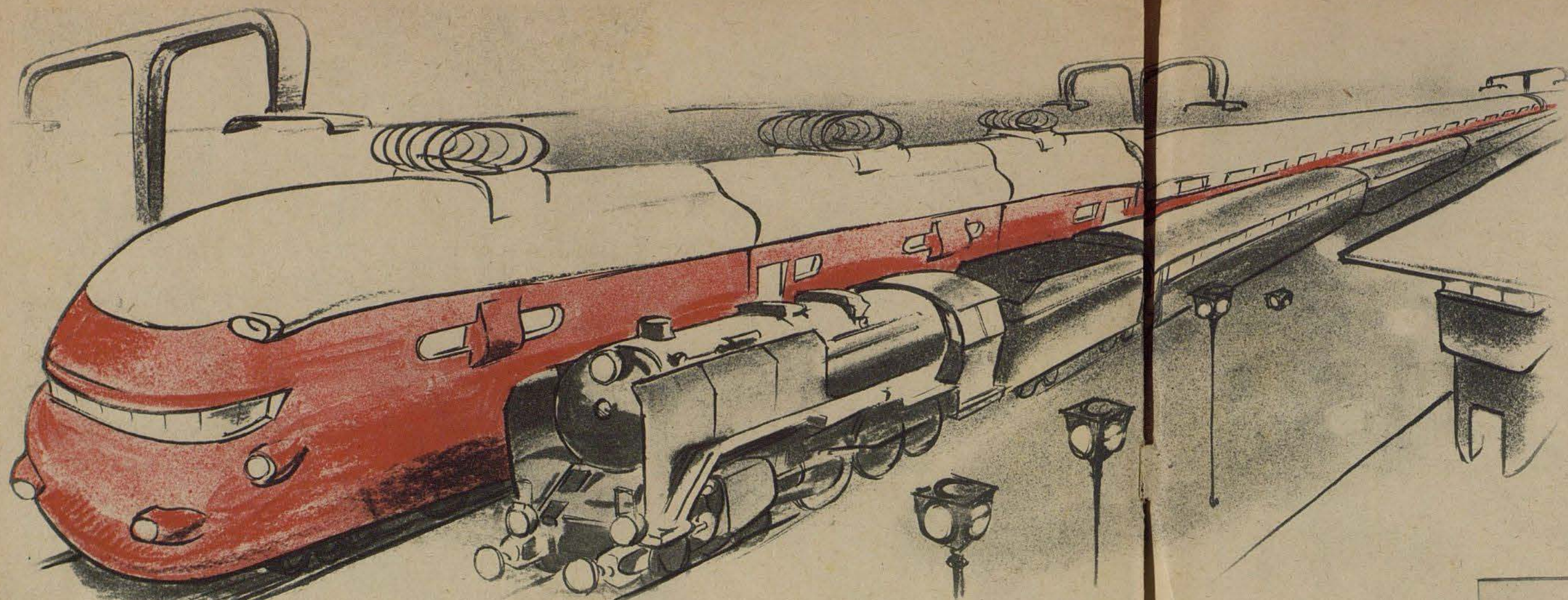
subitement un bond en avant. On a conservé, pendant un siècle, l'écartement des voies de 1 m. 435, dimension des diligences, adoptée pour la première locomotive de Stevenson, en 1823. Un changement eût créé trop de difficultés et occasionné des frais colossaux. Or, cette vénérable largeur entrave de nos jours le développement technique du chemin de fer. Il est évident que, pour une largeur de voie qui reste fixe, le

Une gare gigantesque, aussi longue que les Champs-Élysées: Une gare d'un kilomètre. D'ici partira un train de 800 mètres, avec 4.000 voyageurs, pour un voyage à travers le continent européen et asiatique. Sur des rails d'un écartement de 4 mètres, le train atteindra, en une heure, une vitesse normale de 250 kilomètres à l'heure. Tout cela n'est pas une utopie, mais un projet pour lequel des experts ferroviaires et des techniciens travaillent sérieusement, et qui sera sans doute réalisé.

rendement ne peut dépasser une limite théorique que l'on peut aisément déterminer.

Les voies d'une telle largeur ne supportent les pressions qu'on exige d'elles que jusqu'à un certain point et jusqu'à une certaine vitesse. Pour permettre un nouveau développement, il faudrait recourir à une mesure radicale et passer de l'ancienne largeur à des voies de 4 mètres.





On fait plus qu'y songer et le chemin de fer va en éprouver une transformation technique inouïe.

A travers le continent européen et asiatique

Une voie ferrée qui relierait l'Extrême-Orient à l'Europe et sur laquelle un train de voyageurs accomplirait la distance de Berlin à Vladivostok, soit 9.931 kilomètres, en cinq jours, et un train de marchandises en dix jours, serait d'un avantage prodigieux. La route maritime de Vladivostok à Hambourg, par l'océan Indien, est de 11.980 milles marins, soit 22.200 kilomètres. Avant la guerre, on exportait du Mandchoukouo des graines de soja pour la moitié du globe, et par la mer du Nord et la Baltique, jusqu'à Stettin. La voie terrestre est tellement plus courte que la modicité du prix de revient du transport maritime ne joue plus aucun

Une comparaison

Chacun des 15 wagons à deux étages mesurera 50 mètres de long et 6 mètres de large, le double de la longueur et plus du double de la largeur d'une voiture normale de rapide. Des wagons-lits, dans lesquels il n'y aura que des compartiments à un lit, des bars, des salons de lecture, des salles de bain, des wagons-restaurants, des salons de coiffure et des wagons vitrés d'où l'on pourra admirer le panorama seront à la disposition des voyageurs. Par la route la plus favorable, à pleine vitesse, ce train ira en 5 jours de Berlin à Vladivostok. Le bateau le plus rapide met au moins 35 jours de Brême à Yokohama.

Le rapide d'aujourd'hui à côté du train à grand écartement de demain. La locomotive du convoi géant de demain mesurera 70 mètres. Sa force sera de 24.000 chevaux. (La locomotive normale d'un rapide mesure environ 25 mètres et sa force est de 2.400 chevaux.) Le train entier sera couvert d'une carapace aérodynamique.

Le rapide le plus moderne sera démodé

Outre la voie normale de 1435 mm., existent encore, en Europe, la voie russe de 89 mm. plus large et les voies espagnoles et portugaises de 1675 mm.

Adapter l'ensemble des voies européennes à tel ou tel écartement serait peine inutile. Tant qu'à faire un changement, il faut le faire à fond. Seule une voie de 4 mètres de large permettra un développement d'envergure et donnera aux chemins de fer des possibilités nouvelles. Au tour des techniciens, qui ne seront plus gênés par les restrictions de la présente voie normale pour construire des locomotives d'une puissance inusitée, et des trains ayant plusieurs centaines de mètres de longueur.

Ceci ne veut pas dire que tout le réseau actuel doive être détruit comme sans valeur. Les lignes existantes demeureront, au contraire, voies accessoires indispensables, avec leur écartement normal, tandis que les voies nouvelles traverseront les pays en ligne directe. A proximité des grandes villes, dont ces voies sont les tangentes, de même que dans les centres

industriels et agricoles, on établira des bifurcations permettant la communication avec tout l'hinterland.

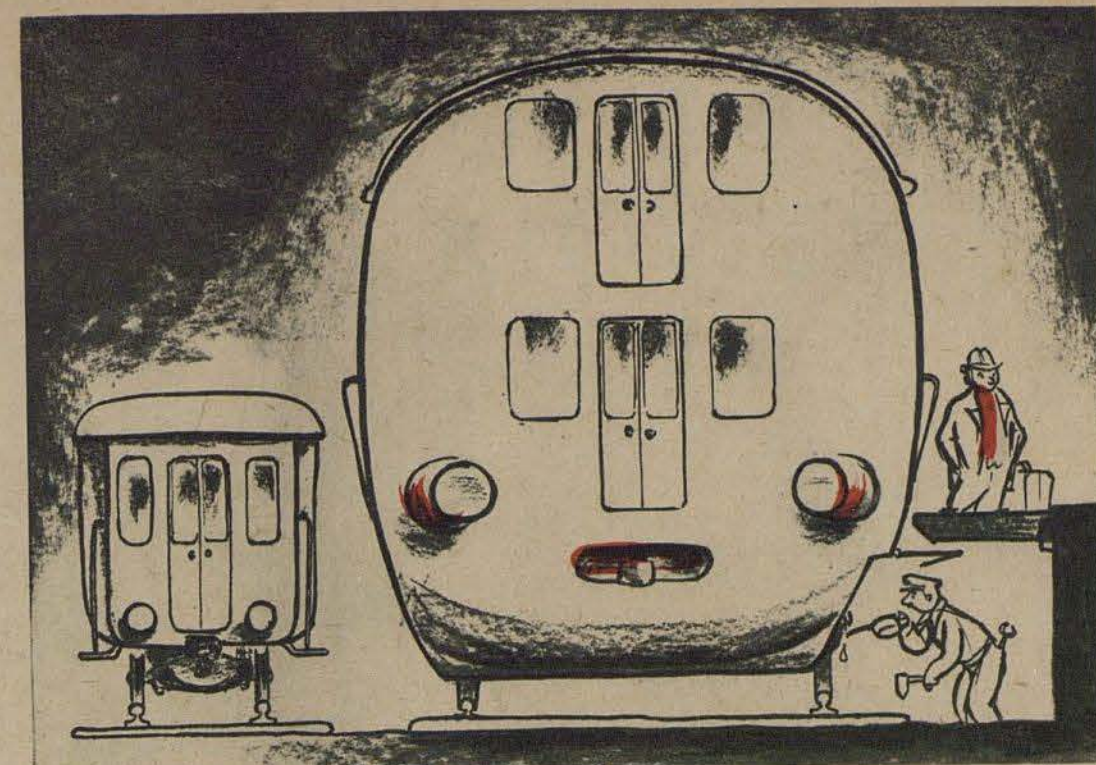
Une ligne géante, partant de la côte française de la Manche, traverserait l'Europe et l'Asie, pour aboutir par la Mongolie et le Mandchoukouo à Vladivostok, tandis qu'une série de lignes nord-sud croiserait cette voie principale aux points essentiels. On pourrait, par exemple, imaginer une ligne allant de l'Italie centrale au Danemark, une autre partant de la Grèce, traversant la Roumanie, la Bulgarie, l'Ukraine, et aboutissant aux golfes finlandais; une autre de l'Iran à la mer Blanche. Comme la circulation sur ces lignes serait rapide et sûre, moins sensible que le transport maritime aux influences climatiques, aux difficultés politiques ou à d'autres facteurs, ce projet représente sûrement une révolution de toute une partie de la circulation mondiale.

Qu'en pensent les techniciens?

La technique se trouve sans cesse devant de nouveaux problèmes, quand les mesures auxquelles on s'était habitué se trouvent largement dépassées. Cependant, les ingénieurs spécialisés dé-

9=1

Neuf wagons normaux de rapide, tel sera le volume de chaque voiture du train de demain. Les wagons des voyageurs auront 1.450 mètres cubes et contiendront, dans leurs deux étages, 40 compartiments avec des places pour 480 personnes. (Une voiture de rapide d'aujourd'hui n'est que de 160 mètres cubes). Un train de marchandises de 15 wagons, d'une longueur de 25 mètres chacun, pourra transporter la même quantité de marchandises qu'un cargo de 7 à 8.000 tonnes.



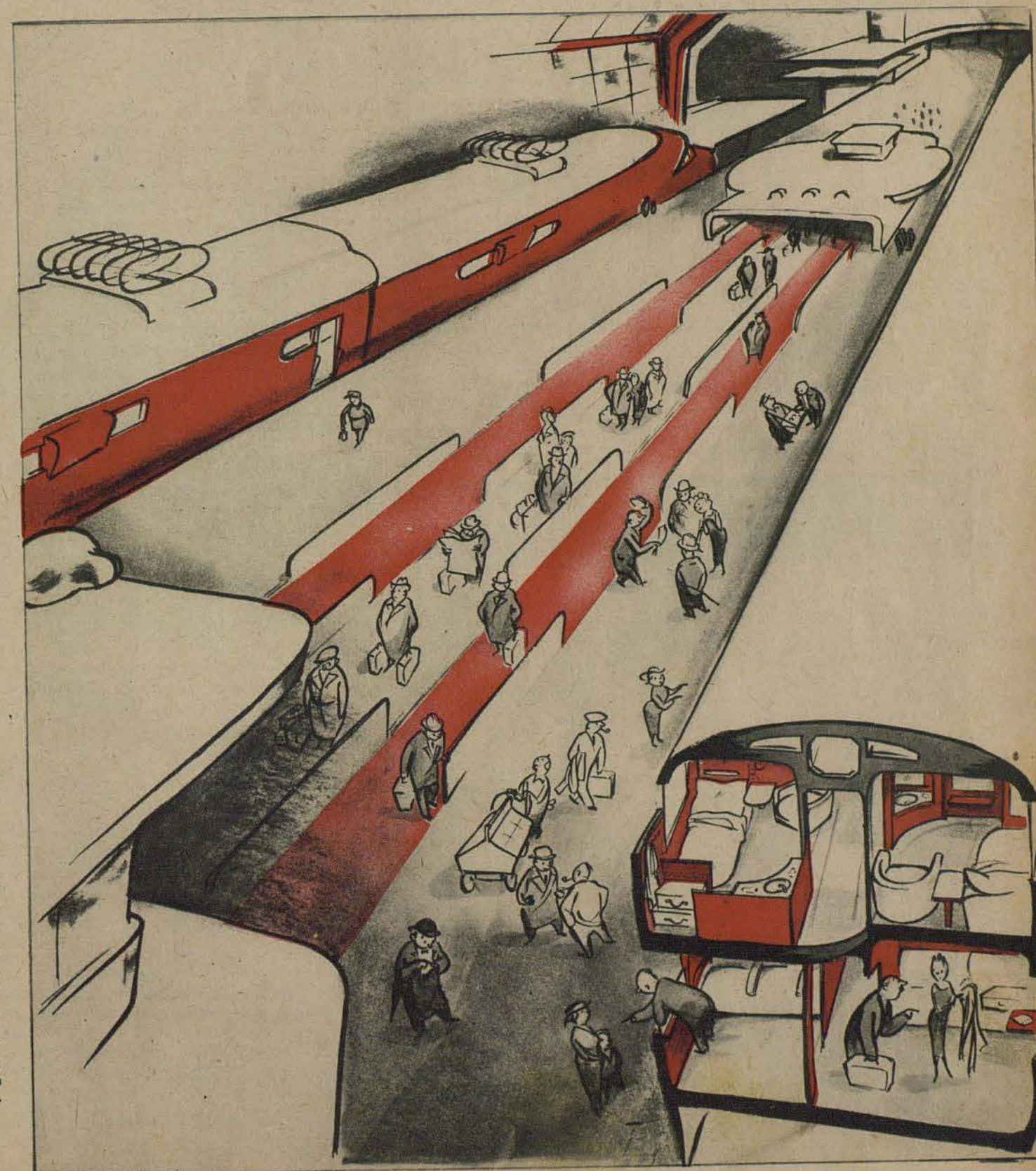
De la place pour les voyageurs!

Sections transversales d'un wagon normal et d'un wagon nouveau. Dans une de ces voitures géantes, deux wagons normaux de rapide trouveraient largement place. Pour une voie de 4 mètres de largeur, on peut très bien construire des wagons à deux étages. Ils rouleront sur six essieux, les wagons de marchandises sur 10 à 12 essieux, et leurs roues auront un diamètre de 1 mètre 90.

clarent que la construction de locomotives de 5.000 à 24.000 CV est parfaitement réalisable. L'écartement de 4 mètres permet de construire des machines d'une largeur de 6 mètres. Ces locomotives mues à l'électricité auraient deux postes de mécanicien, muni chacun d'un dispositif réversible, avec trois axes d'avant et d'arrière, et 14 ou 18 essieux moteurs. La construction de voitures de voyageurs à deux étages, de 40 à 50 mètres de longueur ou de wagons de marchandises de 25 mètres, ne fera aucune difficulté. Quant aux voitures de voyageurs, on dispose, pour l'intérieur de chaque compartiment, d'une longueur de 2,3 m. On pourra se faire une idée de la commodité d'un tel compartiment, si l'on songe qu'un spécialiste de ces questions a écrit qu'il ne faut pas dépasser cette mesure. « Sinon, dit-il, les voyageurs auraient de la difficulté à s'entretenir, à cause du trop grand éloignement des banquettes. »

Du confort pour le voyageur

Tapis roulant. Dans un train à grand écartement avec ses 15 wagons et sa locomotive ayant une longueur totale d'au moins 800 mètres, on ne pourra plus demander aux voyageurs de gagner à pied leur compartiment. Sur de triples tapis roulants dont la bande centrale avance plus vite que les bandes latérales, les voyageurs parviendront aisément à leur voiture. Plus de bousculades sur les quais. L'espace dans les voitures permettra un confort qu'ignorent les plus luxueux wagons de rapide. Les compartiments seront beaucoup plus larges et plus longs; chaque voyageur aura son fauteuil. Les couloirs dans les voitures qui, aujourd'hui, n'ont qu'une largeur de 70 cm, seront de vastes corridors. Les trains auxiliaires à voie normale, qui transporteront les voyageurs des lignes adjacentes jusqu'à la voie à grand écartement du train de l'avenir, se rangeront directement à quai, de même que les omnibuses et les autos pour le transport des bagages.



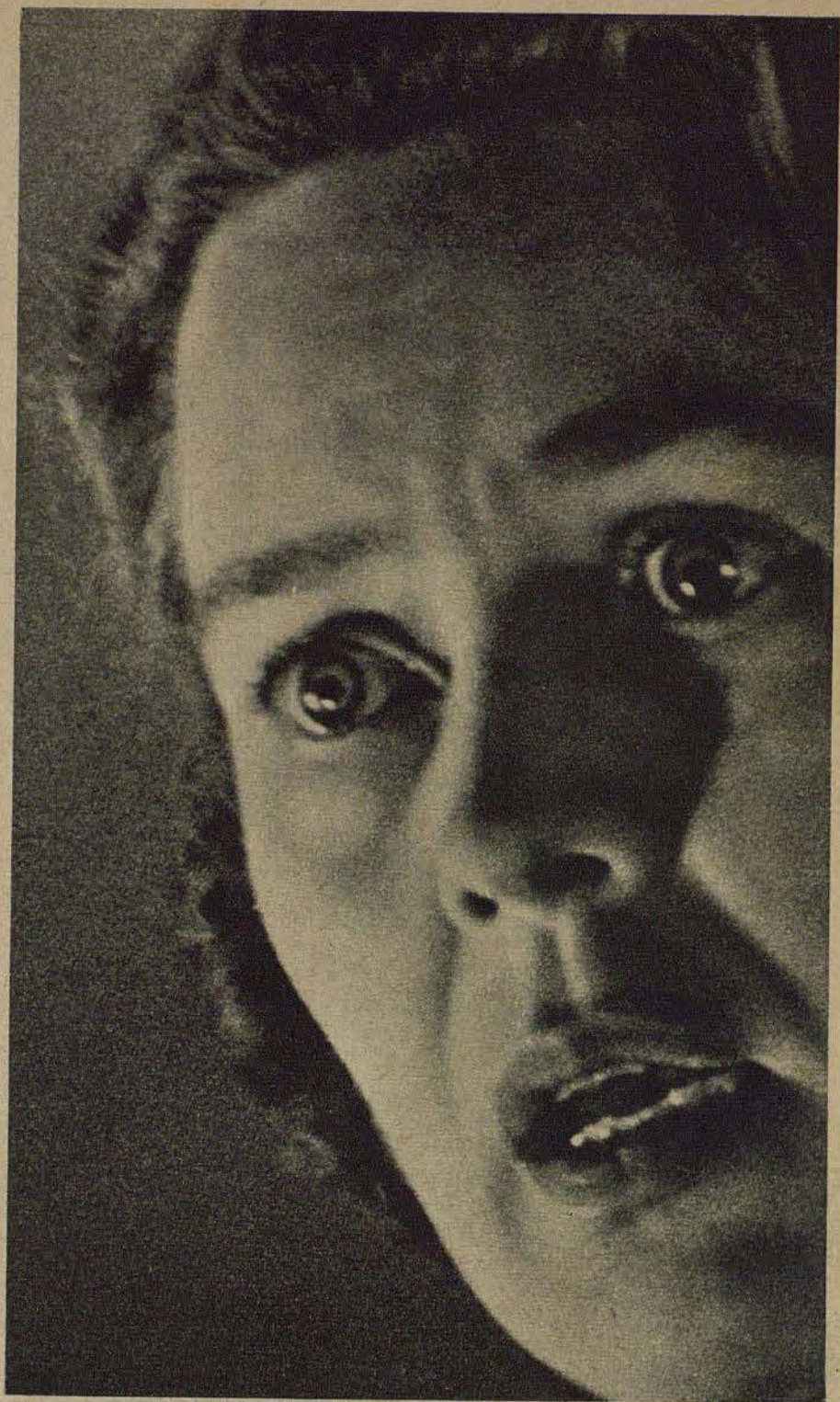
N'ÊTRE RIEN Q'UNE VOIX

UNE jeune femme apparaît sur la scène, dans une longue robe noire, très ajustée ; ses mouvements expriment l'assurance et la confiance en soi. Non seulement son cerveau, mais tout son corps est imprégné de sa vocation. Elle a le métier dans le sang. Devant une corbeille de lauriers-roses, seule, toute blonde, elle se tient debout, sans pupitre ni chaise, face à la grande salle, devant les milliers d'yeux fixés sur son visage et ses lèvres. Avant qu'elle ait parlé, quand, d'un geste gracieux, elle rejette les boucles de son front, il émane d'elle déjà un charme particulier.

Le spectateur s'étonne toujours en voyant un jeune être soudain se dégager de la masse, rempli d'un esprit dont on ignore la nature intime, sachant à peine qu'il existe, là devant nous, qu'il se manifeste et parle. Ce sont des mots tout autres de ceux qu'on échange d'habitude. C'est le désir profond d'émouvoir, d'éveiller les âmes, de les élever, de les emporter dans l'essor du génie poétique, de les ravir à leur propre vie, pauvre ou riche, encombrée de soucis et de soins, d'espoirs et de vœux incertains. C'est une passion qui ne se contente pas de jouer un rôle, qui ne se satisfait point de porter un masque et un travesti, de faire partie d'une troupe et de n'être, assujettie aux lois de la scène et du drame, qu'une des voix, qu'une des parties

de l'œuvre. C'est une force, une aspiration au but suprême ; traduire les nuances de la pensée par la voix. N'être qu'une voix, une voix isolée, vouée au monologue sévère et exclusif et qui fait que le verbe lyrique brille comme une flamme. L'artiste est un flambeau. Son âme fond comme une cire et nourrit la lumière.

C'est un spectacle solennel et grave. Peu d'artistes sont capables de concentrer leur talent à ce point et demeurent assez forts pour se soustraire aux séductions des lumières de la scène ou du studio. Asta Sûdhaus est de ces créatures d'élite. Quand elle annonce une soirée, par exemple la récitation d'œuvres de Goethe, son nom et sa renommée ont assez d'attrait pour remplir les salles des grandes cités d'art. Elle dit vers ou prose, poèmes ou lettres, comme si elle les vivait, inspirée, fascinante. Parfois, cette fusion absolue de la récitante avec le Verbe, cette dramatique assimilation au langage du poète offre quelque chose d'étrange. Ainsi lorsque l'artiste lit les lettres de la mère à son célèbre fils ou celles du fils à sa mère ou celles de l'homme à la femme aimée. L'intimité de la lettre exclut peut-être la reproduction dramatique. Mais les grandes ballades, les vers martelés, l'émouvant poème, frappés au coin d'une irradiante nature, ressuscitent le génie du poète et illuminent les salles d'une éclatante splendeur.



NOUS AUTRES, EUROPEENS

Suite de la page 23

Ils s'adressent aux nationalismes ancienne manière des Norvégiens, des Français et même des Suisses et prétendent que l'Europe qui naît n'est qu'une invention germano-italienne pour opprimer les voisins. Ils se servent d'arguments faciles : plus longtemps, disent-ils, durera la guerre et plus souffrira chaque pays ; ils annoncent que les denrées deviennent de plus en plus rares et que le pain quotidien disparaît. Mais ils taisent que les Anglais ont volé le Congo aux Belges, les Américains, Madagascar et presque toute l'Afrique du nord aux Français et qu'ils ont poussé les Hollandais dans une guerre qui les a vus perdre leur empire indonésien, parce qu'ils n'ont jamais reçu l'aide qui leur avait été promise. Ils taisent également qu'ils ne veulent qu'affaiblir l'Europe en ressuscitant cet ancien esprit des guerres civiles, pour en fai-

re la proie du bolchevisme. Les Américains, avec des clins d'œil, essaient de souffler à l'oreille des peuples qu'ils arriveront à temps pour empêcher tout cela. Cette propagande occulte pour la guerre civile rappelle l'erreur des Hellènes et de ce malheureux Démosthène employant tout son esprit et toute son éloquence pour empêcher l'union des Grecs, parce qu'il croyait menacée une liberté locale, alors que le pays entier et la liberté de tous étaient en danger.

Il faut discerner entre ces libertés sous lesquelles les ennemis acharnés de notre continent masquent leurs propres intérêts et l'idée réelle et grandiose de la liberté européenne dont dépend l'existence de tous. Nous ne devons absolument pas nous laisser tromper par les inconvénients quotidiens qui sont les conséquences inévitables de la guerre et perdre de

vue les grands problèmes décisifs pour lesquels nous la menons. Si nous ne l'emportons pas sur l'Asie soviétique, l'existence de chaque Européen, jusqu'au plus modeste, ne tiendra pas plus qu'un brin d'herbe.

Si nous menons jusqu'au bout cette guerre de l'unification européenne, cette guerre de libération, cette commune résistance, les éléments individuels de nos civilisations ne s'en épanouiront que mieux. Nul être, ayant vraiment la notion de l'Europe nouvelle, n'a l'idée monstrueuse de restreindre sa diversité et son abondance nuancée pour en faire un aride empire de force stupide et de civilisation standardisée. C'est là justement la différence entre nous et le bolchevisme avec sa norme sans âme de l'homme soviétique. C'est notre différence avec l'américanisme et son Babbitt standardisé, monotone et désolant.

Ce procès gigantesque de l'unification de l'Europe ne peut se faire sans qu'on emploie la force là où l'intérêt commun l'exige. Mais jamais ce continent ne sera fondé sur la force. S'il veut se maintenir dans un monde de

puissances gigantesques, ce sera seulement par le consentement de tous. Ce procès aurait duré un siècle, jusqu'à ce que nous ayons été mûrs et prêts à donner et à recevoir tour à tour. Mais sous la pression terrible venue des steppes orientales et de l'Atlantique, nos notions et notre entendement atteignent une maturité plus rapide. La résistance à la pression comporte des rigueurs inévitables. Malheureux celui qui ne juge qu'en suite notre avenir commun. Si les événements se déroulaient selon les préjugés survivant de l'époque des guerres civiles, nous nous verrions bientôt errant dans un chaos féroce.

Européens, aujourd'hui seulement, nous nous reconnaissons membres d'une communauté. En respectant les unités historiques de nos peuples divers, nous créons cet esprit de liberté et d'égalité européen qui, seul, nous permettra de triompher des sombres forces. C'est pour cela que les fils de l'Allemagne et de ses alliés meurent. C'est pour cela que tous les peuples de l'Europe doivent travailler, penser et vivre. C'est pour que l'Europe vive.



Lohse
Uralt Lavendel
exhale
la propreté et
la fraîcheur

Lohse Uralt Lavendel a subi, en quantités, certaines restrictions. Mais sa qualité n'est point changée. Soyez-en économes : quelques gouttes suffisent à procurer un quart d'heure de fraîcheur et de bien-être. Vous devriez l'essayer. On vit mieux, on travaille plus facilement dans une atmosphère de fraîcheur parfumée.



Un siècle
de photographie
Voigtländer

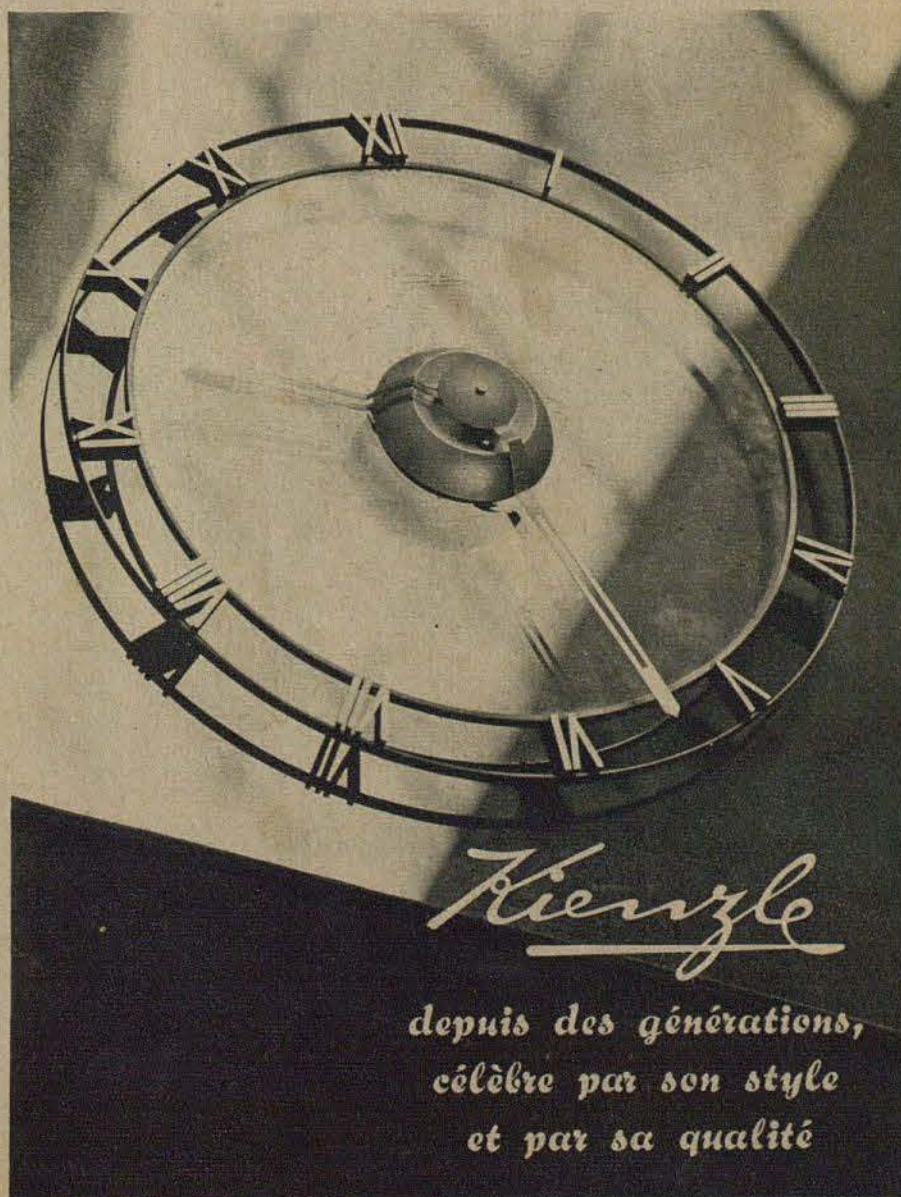


Rosodont
LA PÂTE DENTIFRICE SOLIDE «BERGMANN»

LE PRODUIT ALLEMAND DE
QUALITÉ. EMPAQUETAGE
SYNTHÉTIQUE ALLEMAND

A · H · A · BERGMANN, WALDHEIM (SA.)

AHAB



Kienzle

depuis des générations,
célèbre par son style
et par sa qualité

Signal



Une valse de
la «Chauve-souris»
(voir, dans ce numéro, notre
reportage «Le théâtre natio-
nal d'opérettes et
nos photos.»)